

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 20 pages.Pour Abonnement: six Mois, \$1.00; un An, \$2.00.
Bureaux à Montréal: 52, Rue St. Gabriel.

SOMMAIRE.—Chronique.—Visite de Lord Monk, Gouverneur du Canada, au Collège de Montréal. (*Mlinerve*).—Conte populaire: "Il est bon quelquefois d'être sourd," par Paul Stevens, écuier.—Adresse de N. Bourassa, écuier, au Rév. Messire Baile, Supérieur du Séminaire de Montréal.—Moyens préventifs de choléra. (*Mlinerve*).—La Neige, par un abonné, (suite).—Les suites d'une adoption, (suite).

Chronique.

SOMMAIRE.—La Navigation.—La Confédération dans les Provinces du Golfe.—dans la Chambre de la Nouvelle-Ecosse.—Lettres de Mgr. d'Arichat.—Intervention du Gouvernement Américain contre les Fénians.—Conflit entre le Congrès de Washington et le Président Johnson.—Mort de deux personnes remarquables par leur âge et par leurs vertus.—Séance au Cabinet de Lecture Paroissial.—Nouvelles d'Europe et faits divers.

Le grand fait de la dernière quinzaine est l'ouverture de la navigation sur toute l'étendue du fleuve St. Laurent et sur toutes les rivières de l'intérieur. Tous les bateaux de la Compagnie du Richelieu ont repris leurs lignes régulières la semaine dernière. Tous ces bateaux ont une apparence de propreté, de solidité et de confort qui annonce une grande prospérité et de plus un grand désir d'offrir au public voyageur toutes les jouissances et les agréments désirables. Mais rien n'égale et n'a égalé jusqu'ici sur nos eaux, la splendeur et la richesse du nouveau steamer *Québec*. C'est un immense hôtel flottant, avec un ameublement d'une richesse éblouissante, délicatement décoré jusque dans ses plus petits détails. Enfin, on peut le comparer avec les plus belles constructions de ce genre.

—La Confédération des provinces britanniques de l'Amérique du Nord, continue d'être la question politique qui prédomine toutes les autres dans toutes les populations intéressées. Nous avons déjà parlé de la réaction qui s'opère dans les provinces du Golfe, nous avons fait connaître l'adhésion du Nouveau-Brunswick au principe de la Confédération, et voilà que Terre-Neuve et la Nouvelle-Ecosse l'acceptent encore plus franchement et plus complètement, nonobstant l'influence de l'hon. Joseph Howe, qui a publié une adresse à ses concitoyens pour les prévenir contre les dangers de ce projet.

Voici la division de la Chambre de la Nouvelle-Ecosse sur la résolution favorable à la Confédération. Nous croyons intéressant de donner les noms, d'abord pour nous familiariser avec les hommes publics de ces provinces, et ensuite pour que l'on voie dans quel sens ont voté les descendants des anciens Acadiens:

Pour la résolution:—Bill, Hill, C. J. Campbell, D. Fraser, Smyth, Allison, J. Campbell, Whitman, Pryor, Longley, Parker, Héffernan, Kaulback, McKay, Jost, Donkin, Bourinot, Tobin, Miller, McDonnell, McKinnon, Robichau, MacFarlane, Provincial Secretary, Attorney General, Blanchard, Cowie, Hamilton, C. Campbell, Archibald, Shannon.—31.

Contre:—Killam, Hebb, Hattfield, Balcarn, Townsend, Lawrence, More, Robertson, Ray, Locke, S. Campbell, Blackwood, McLelan, Ross, King, Brown, Coffin, Annand, Jas. Fraser.—19.

—Mgr. l'Évêque d'Arichat vient de publier une lettre contre la confraternité *féniane* et ses projets d'envahir les provinces; puis à la fin, il dit qu'après mûre réflexion, il s'est convaincu que le seul moyen pour nous, pour toutes les provinces britanniques, d'éviter de tomber dans le gouffre de la République américaine, est de faire une Union de toutes les colonies de l'Amérique du Nord, parce que c'est la condition sans laquelle nous ne pourrions obtenir la protection militaire de la mère-patrie.

—Enfin, les autorités des États-Unis se sont décidées à intervenir pour arrêter les mouvements des Fénians contre les provinces anglaises. Les officiers de Douane ont reçu ordre de saisir les armes et munitions de guerre expédiées vers les frontières. Le général Meade a eu mission de se rendre à Easport avec une force suffisante pour faire respecter les lois de la neutralité ou plutôt les lois de la paix.

L'Angleterre a été forcée de prendre une attitude très-ferme pour obtenir ce résultat. Les relations diplomatiques auraient même été rompues, dit-on,

entre les États-Unis et l'Angleterre, si le gouvernement américain n'avait fait droit aux remontrances de Sir F. Bruce.

Cette intervention des autorités de Washington, on peut maintenant l'espérer, mettra fin aux tentatives d'invasion que pouvait former la confraternité féniante contre le Canada et les autres provinces.

— Les hommes politiques de la grande république sentent, sans doute, qu'ils ont assez de difficultés à régler entre eux sans s'en créer à l'extérieur pour le moment. Les radicaux deviennent plus que jamais hostiles au Président. Celui-ci veut rétablir les droits constitutionnels des États du Sud, en donnant à leurs représentants le droit de vote dans l'Assemblée du Congrès, et permettant à chaque État de reprendre l'administration de ses affaires locales, comme avant la guerre. Les radicaux ne veulent pas reconnaître cette égalité de condition; bien loin de là, ils traitent les États du Sud comme provinces conquises. Delà, conflit d'autorité entre le Congrès et le Président ou chef de la république; et le Congrès persistant à mépriser le veto présidentiel en votant le bill des droits civils, le conflit devra être porté devant la Cour Suprême, qui a droit de décider en faveur de l'une ou de l'autre partie.

— Nous avons la douleur d'annoncer la mort de deux bienfaiteurs du Cabinet de Lecture Paroissial, celle de Mlle Thérèse Berthelet et celle de M. Jos. Beaudry, arrivée le 18 avril, un mercredi, jour consacré à St. Joseph. La première était âgée de 82 ans et le second de 86. Nous espérons revenir sur ces deux personnages dont les vertus ont édifié toute notre ville pendant si longtemps, et qui ont eu plus d'un rapport de ressemblance, surtout dans leur grand amour pour les pauvres. La foi nous apprend que la présence des justes est d'une grande valeur, dans une ville comme la nôtre, pour apaiser le courroux du ciel provoqué par tant de désordres. C'est donc une perte immense pour Montréal que celle de ces personnes dont tous les instants étaient consacrés à la prière et aux bonnes œuvres, cette puissante protection contre les calamités publiques.

— La séance qui a eu lieu mardi dernier au Cabinet de Lecture Paroissial, sous la présidence du Rév. M. Baile, Supérieur du Séminaire, a été magnifique.

Elle a commencé par une poésie de M. E. Prud'homme intitulée: *Sur la montagne*. Cette pièce a été écoutée avec intérêt et elle le méritait. M. E. Prud'homme a un vrai talent pour la poésie noble et sérieuse. Ses pensées sont bien déduites et exprimées dans un style aussi grave que riche et inspiré par les meilleurs auteurs de la poésie mo-

derne qui, on le sait, dans le genre lyrique, a produit de si magnifiques modèles.

Nous avons entendu ensuite la lecture de M. F. X. Thibault sur *l'Histoire du Canada par M. Ferland*. Dans cet essai il a montré très-bien comment M. Ferland s'est préparé laborieusement et consciencieusement à écrire l'histoire de son pays, et par de nombreux extraits et par des analyses bien faites, il a fait voir comme l'historien éminent s'était acquitté de sa tâche.

Comme M. F. X. Thibault n'a parlé surtout que du premier volume, nous espérons qu'il continuera, plus tard, son travail d'appréciation sur le reste de l'ouvrage.

M. Napoléon Bourassa a remercié le Rév. M. Baile de l'intérêt qu'il témoignait en ce jour à l'œuvre du Cabinet Paroissial; il lui a rappelé tout ce que la jeunesse du pays lui devait depuis quarante années passées dans les fonctions les plus importantes de l'éducation laïque et ecclésiastique.

Nous publions plus loin le discours de M. Bourassa, et l'on verra avec quel charme et quelle délicatesse il a su à la fois complimenter le Rév. Supérieur de la maison St. Sulpice, et lui présager sa bienvenue au milieu de tous les citoyens de Montréal, qui lui ont été si redevables aux meilleurs jours de leur jeunesse.

C'est ce qu'a confirmé encore M. C. S. Cherrier dans un discours plein d'à-propos, où il nous a fait part, avec une grâce et une éloquence admirables, de ses impressions et de ses souvenirs personnels sur les maîtres distingués qui ont fait la gloire du Collège de Montréal.

Enfin, le Rév. M. Baile, pour terminer la séance, a adressé quelques mots de félicitation à MM. les lecteurs, et il a prononcé des paroles de sympathie pour la jeunesse lettrée et laborieuse, dont nous espérons qu'elle profitera pour son avantage et pour la prospérité du Cabinet Paroissial.

— Le 17 mars, selon la coutume, les étrangers réunis à Rome ont présenté au Souverain Pontife une adresse qui a été portée au Vatican par une députation de plus de cent personnes, composée de Français, d'Anglais, d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais, de Belges, d'Allemands et d'Américains. Le Canada même y était représenté par M. E. Hudon. Le Saint-Père, accompagné de deux cardinaux, de deux évêques et de plusieurs camériers, a reçu cette députation dans la salle du trône.

Le comte Scotti, Milanais, a lu l'Adresse qui exprime en termes ardents les vœux des catholiques du monde entier pour le Souverain-Pontife;

et proteste contre les atteintes portées à l'indépendance du Saint-Siège et à la liberté de l'Église.

Pendant cette lecture, Pie IX donna plusieurs fois des marques d'approbation, et au récit des persécutions dirigées contre l'Église, sa noble figure s'anima et il fixait le crucifix en joignant les mains. Puis, lorsque les assistants se précipitèrent à genoux pour recevoir sa bénédiction, il les invita à se relever et leur adressa ces paroles que le correspondant de l'Union donne comme à peu près textuelles :

“ Il y a déjà plusieurs années, qu'à cette même époque, je me vois entouré de catholiques de toutes les nations, en sorte que je puis me dire au milieu des représentants de la catholicité, c'est-à-dire de l'universalité de l'Église.

“ Vous déplorez tous, mes chers fils, ce qui est arrivé dans ces dernières années. Avec vous je déplore, et bien plus, je condamne ici de nouveau, comme j'ai déploré et condamné solennellement, en ma qualité de vicaire bien indigne de Jésus-Christ, les usurpations, l'immoralité croissante, la haine contre la Religion et l'Église.

“ Mais, tout en déplorant et condamnant, je n'oublie pas les paroles de Celui dont je suis le représentant sur la terre, et qui, dans le jardin de son agonie et sur la croix de ses douleurs, élevait vers le ciel ses yeux mourants et disait : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt*. Moi aussi, en face des ennemis qui attaquent le Saint-Siège et la doctrine catholique elle-même, je répète : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt*.

“ Il y a deux classes d'hommes opposés à l'Église. La première comprend des catholiques qui la respectent et qui l'aiment, mais critiquent ce qui émane d'elle. Depuis le concile de Nicée jusqu'au concile de Trente, comme l'a dit un savant catholique, ils voudraient réformer tous les canons. Depuis le décret du pape Gélase sur les livres saints, jusqu'à la bulle qui a défini le dogme de l'Immaculée Conception, ils trouvent à redire à tout, à corriger en tout. Ils sont catholiques, ils se disent nos amis, mais ils oublient le respect qu'ils doivent à l'autorité de l'Église, et s'ils n'y prennent garde, s'ils ne reviennent promptement sur leurs pas, je crains bien qu'ils ne glissent sur cette pente jusqu'à l'abîme où déjà est tombée la seconde classe de nos adversaires.

“ Celle-ci est la plus déclarée et la plus dangereuse. Elle se compose des philosophes, de tous ceux qui veulent atteindre la vérité et la justice avec la seule ressource de leur raison. Mais il leur arrive ce que l'apôtre des nations, saint Paul, disait il y a dix-huit siècles : *Semper discentes et nunquam*

ad cognitionem veritatis pervenientes. Ils cherchent, ils cherchent, et bien que la vérité semble fuir devant eux, ils espèrent trouver et nous annoncent une ère nouvelle où l'esprit humain dissipera de lui-même toutes les ténèbres.

“ Priez pour ces hommes égarés, vous qui ne partagez pas leurs erreurs. Vous êtes vraiment les disciples de celui qui a dit : *Ego sum via, veritas et vita*. Vous savez aussi que tout le monde n'est pas appelé à interpréter sa parole divine, qu'il n'appartient pas aux philosophes d'expliquer sa doctrine, mais seulement à ses ministres, à ceux auxquels il a donné la mission d'enseigner en leur disant : *Qui vos audit, me audit*, quand vous parlerez aux hommes, c'est ma voix même qu'ils entendront.

“ Mes chers fils, je me réjouis de vous voir autour de moi. Plus encore que tous les autres vous méritez d'être bénis, et, de grand cœur, je vais appeler sur vous les bénédictions de Dieu. Mais auparavant je le supplie de nouveau d'avoir pitié de tant d'esprits qui s'égareront, et de prémunir surtout la jeunesse contre les artifices de ceux qui veulent la séduire.

“ Que Dieu fasse donc descendre sa bénédiction sur vous, sur vos corps, sur vos esprits, sur vos âmes, sur vos familles, sur les nations que vous représentez, qu'il vous préserve de tous les malheurs, qu'il vous conduise dans la voie de la vérité et de la vie....”

Prière et pardon, telles sont toujours les deux grandes pensées de Pie IX. “ Priez pour les égarés, vous qui ne partagez pas leurs erreurs, car ils ne savent ce qu'ils font.” C'est l'esprit du divin Maître, ce sont ses propres paroles. Après ce discours, le Souverain-Pontife exprimait sa joie profonde de voir à ses pieds ses enfants, interprètes de tous les cœurs et de toutes les voix catholiques. Nous sommes heureux de nous associer à cette sainte manifestation, en lui consacrant ces lignes.

— Les principautés danubiennes seraient-elles menacées d'une nouvelle révolution ? C'est, du moins, ce qui résulterait du contenu d'une dépêche adressée de Bucharest et qui annonce que le gouvernement vient de dissoudre la Chambre des députés et de clore la session du Sénat.

Le Message de dissolution est conçu en ces termes : “ Par suite de l'attitude prise par l'Assemblée dans sa séance d'hier, attitude qui ne tendait à rien moins qu'à l'ériger en Convention nationale, l'Assemblée est dissoute en vertu de l'article 17 de la constitution et le gouvernement en appelle à la nation. Une nouvelle Chambre sera convoquée et devra se réunir à Bucharest au plus tard dans quarante jours.”

— La légion romaine, réunie à Antibes sous le commandement du colonel d'Argy, devait, dit-on, partir pour Rome vers la fin du mois d'avril.

— La Chambre italienne discutera, dès sa rentrée, les lois d'impôts et de finances à l'exclusion de tous les autres projets. Le ministère, on le sait, fait de leur adoption une question de cabinet.

— La guerre éclatera-t-elle enfin entre la Prusse et l'Autriche ? Dès le début nous l'avons crain, et aujourd'hui peu de personnes en doutent. Que chacune des deux puissances affecte encore un langage et une attitude pacifique, afin de rejeter sur son adversaire la responsabilité de l'aggression, on le conçoit ; mais, en vérité, ce jeu ne peut se prolonger indéfiniment. D'ailleurs, la Prusse n'a pas sans doute la naïveté de croire que l'Europe lui attribuera le rôle de l'agneau.

Voici ce qu'on mande de Vienne au sujet de ce conflit :

Les rumeurs de lutte prochaine circulent toujours. La Bourse est dans de continuelles anxiétés. Les journaux du soir contiennent plusieurs nouvelles alarmantes reçues de l'étranger et qui font pressentir une déclaration de guerre.

Le ministre d'Etat, M. de Beust, est attendu à Vienne.

Les nouvelles venues de Berlin et accréditées dans les cercles diplomatiques annoncent que la situation des affaires s'est de nouveau aggravée, et que les espérances relatives au maintien de la paix sont affaiblies. M. de Bismark insiste sur l'annexion des duchés à la Prusse, ce qui ne laisse d'autre issue que la guerre.

Des dépêches d'Odelberg et de Breslau rapportent qu'un train de poudre de guerre est passé à Oswieczim (Gallicie.) On attendait dans cette ville des forces considérables venant de Hongrie et se rendant à Lemberg. Quarante mille hommes de troupes autrichiennes ont successivement traversé Pardubitz et Kœnigsgraetz et se concentrent à Thérésientadt, non loin des frontières de la Prusse et de la Saxe.

La Prusse ne reste pas non plus inactive. On assure que le roi a donné son consentement à des dispositions militaires qui, bien que préparatoires, rendent la guerre presque inévitable. Le *casus foederis* serait prochainement posé dans le Holstein. Le bruit court qu'on va procéder immédiatement à la mobilisation de deux corps d'armée.

— On annonce de Smyrne que Joseph Karam, arrivé dans cette ville sous un déguisement, s'y est embarqué pour la France.

La Turquie a renforcé son armée de Roumélie de 60,000 rédifs.

— La Bolivie est entrée dans l'alliance du Chili, du Pérou et de l'Equateur contre l'Espagne. Leurs escadres unies ont eu une première rencontre avec la flotte espagnole. Chacun des deux adversaires s'attribue le succès.

— Les lettres de Rome annoncent que le cardinal Antonelli a adressé, à tous les représentants du gouvernement pontifical à l'étranger, une circulaire expliquant le motif du départ du baron Meyendorff, chargé d'affaires de Russie près le Saint-Siège.

Une seconde brigade de l'armée française d'occupation partira aussitôt l'arrivée de la légion organisée à Antibes.

M. le baron Saillard est de retour du Mexique et est attendu à Saint-Nazaire vers le 8 avril. " On assure, dit la *Patrie*, qu'il aurait réussi dans sa mission, et que le rapatriement des troupes françaises commencera vers la fin de septembre ou dans les premiers jours du mois d'octobre prochain. A cette époque, un effectif d'environ cinq mille hommes rentrera en France."

Nous laissons à la *Patrie* la responsabilité de cette nouvelle que nous serions heureux de voir se confirmer. Les correspondances mexicaines sont, du reste, constamment assez satisfaisantes pour nous laisser espérer ce résultat.

Le 28 février, on célébrait dans la cathédrale de Mexico les obsèques de M. Langlais, enlevé si soudainement à l'œuvre de réorganisation financière et administrative du Mexique, dont il avait déjà préparé tous les éléments.

— *L'International* assure que l'ambassadeur de France à la cour de Florence a usé de toute son influence, auprès du général La Marmora, pour engager le gouvernement italien à garder la plus grande réserve tant que la guerre entre la Prusse et l'Autriche n'aura pas été déclarée. Aussi aucune alliance n'a-t-elle été conclue entre l'Italie et le cabinet de Berlin. Mais personne ne doute que si les deux grandes puissances allemandes en viennent aux mains, l'Italie ne soit entraînée dans ce conflit.

L'Espagne a sa crise ministérielle. Après une longue conférence, les ministres se sont rendus au palais. La démission de M. Rosas sera acceptée, assure-t-on ; et le marquis de Valde-Ferraz serait nommé à sa place.

La Porte persiste à demander la séparation de la Moldavie et de la Valachie, c'est-à-dire, en définitive, la destruction de l'œuvre des puissances signataires du traité de Paris.

D'après un ukase, promulgué à Varsovie, tout acquéreur de propriété en Pologne et dans ses

neuf provinces anciennes devra, à l'avenir, justifier qu'il n'est pas d'origine polonaise. Le sol de la Pologne peut appartenir à tous, excepté à ses enfants.

Visite de Lord Monk au Collège de Montréal.

Les Directeurs du Séminaire de Montréal ont eu l'honneur de recevoir, le 16 avril dernier, la visite de Son Excellence le Gouverneur Général. Lord Monk avait bien voulu prendre l'initiative de cette visite pour exprimer, par sa présence et par ses paroles, l'appréciation qu'il fait des services rendus par cette puissante Institution, la plus ancienne de Montréal, et qui a pris une si large part dans les progrès de tout genre qui ont marqué l'histoire de notre pays.

Son Excellence est arrivée au Grand Séminaire, à la montagne, vers deux heures et demie. Elle était accompagnée de M. Godley, Secrétaire du Gouverneur; Lieut.-Col. Monk, A. D. C., Secrétaire Militaire; Lieut.-Col. Irvine, A. D. C., Prov.; Capt. Pemberton, A. D. C. Parmi les autres personnes présentes on remarquait encore Son Excellence le Commandant des Forces, accompagné du Lieut.-Col. Earle, du Capt. DeMontmorency et de Miss Michel; Major-Général Lindsay, accompagné du Capt. Healy, Major de Brigade, et M. Lindsay, A. D. C.; Hon. M. Cartier, Mme et Dlle Cartier; Hon. J. Rose, Mme et Mlle Rose; Hon. T. D. McGee et Mme McGee; Dlle Irvine, M. et Mme Brydges, Mme et Dlle Curvillier, Dlle Symes, Dr. Schmidt, etc., etc.

Les illustres visiteurs furent reçus par M. Baile, Supérieur de la maison de St. Sulpice en Canada. Ils furent de suite conduits dans la grande salle de réception, précédés de la musique du Collège, remarquable par le nombre autant que par le talent des exécutants, et qui faisait entendre les airs nationaux. Tous les élèves du grand et du petit Séminaire étaient réunis dans la salle. Après les présentations à Son Excellence, des adresses lui furent présentées en quatre langues différentes par les élèves: en grec par M. Dubuc, en latin par M. Doherty, en français par M. Jannelle, en anglais par M. Carroll. Nous reproduisons l'adresse française:

" Excellence,

" C'est une ancienne et précieuse tradition du Collège de Montréal que les Gouverneurs du Canada ont maintes fois donné à cette maison de glorieux témoignages du haut intérêt qu'ils portent à sa prospérité. On se rappelle et l'on se raconte encore les visites dont l'ont honoré Lord Durham, Lord Colborne et Lord Metcalfe.

" Jaloux de marcher sur les traces de vos illustres prédécesseurs, chaque année, Excellence, vous visitez quelques-uns des établissements d'éducation de cette Province, et vous y laissez de nobles et de puissants encouragements. Nous sommes heureux de participer, cette année, à cette haute faveur qui renouvelle toutes celles qui ont précédé.

" Désormais, le nouveau Collège n'aura rien à envier à la gloire du premier, et ce jour, Excellence, marquera dans nos annales et comptera parmi les plus beaux dans nos souvenirs de jeunesse."

Son Excellence répondit:

" Monsieur le Supérieur, Messieurs,

" Je suis fâché de ne pas pouvoir répondre, surtout à un moment d'avis, aux discours que vous venez de faire et dans les mêmes langues. Malheureusement, je ne parle que l'anglais et le français, et encore est-ce imparfaitement. Cependant je dois vous exprimer beaucoup de remerciements pour la magnifique réception qui m'est faite ici aujourd'hui; je vous remercie également pour les souhaits que vous adressez à ma famille et à moi. Je suis heureux de voir, dans cet important établissement d'éducation, qu'il règne de pareils sentiments de loyauté et d'attachement à Notre Gracieuse Souveraine et aux institutions sous lesquelles nous avons le bonheur de vivre; je suis certain, et les derniers événements en ont donné une nouvelle preuve, que ces sentiments sont partagés par toute la population de cette Province, sans distinction de race, d'origine, de nationalité ou de croyance. (Applaudissements). Encore une fois, Messieurs, je vous offre mes remerciements pour votre bienveillance. (Applaudissements prolongés)."

M. le Supérieur adressa ensuite les paroles suivantes à Son Excellence:

" Excellence,

" Permettez-moi, avant de quitter cette salle, de vous faire observer que nous avons ici deux cents jeunes gens qui se livrent à l'étude des sciences littéraires et des sciences naturelles, et environ quatre-vingt qui se livrent aux sciences ecclésiastiques. Tous sont traités de la même manière, sans distinction de pays ou de nationalité. Nous avons des élèves du Bas et du Haut-Canada, des autres Provinces Anglaises et des Etats-Unis; mais pour nous la politique nous est complètement étrangère. Seulement nous tâchons d'inculquer à nos élèves des principes de fidélité à leur pays. Aux Américains, nous disons: soyez bons républicains, mais chez vous. Aux sujets de Notre Souveraine la Reine Victoria, nous recommandons de lui être fidèles et loyaux. Nous leur répétons que la fidélité à leur pays est non-seulement un devoir d'honneur, mais encore un devoir de conscience. C'est dans ces principes que nous élevons les jeunes gens dont l'éducation nous est confiée, et nous espérons que vous les verrez toujours fidèles à persévérer dans cette ligne de conduite."

Après le discours de Son Excellence, le chœur chanta le *God Save the Queen*; et à sa sortie de la salle, il fit entendre un magnifique *Vivat*! Chants pleins de solennité et de grandeur, et redits, nous en sommes certains, avec sincérité.

Avant de visiter la chapelle, Lord Monk et sa suite prirent part à une très-agréable collation.

La chapelle du Collège attira l'admiration, et les éloges furent en grand nombre adressés aux révérends Directeurs de la maison, pour le goût qui avait présidé à la construction et à la décoration de l'endroit consacré à la prière et au culte de Dieu.

Son Excellence conversa longuement avec M. le Supérieur et les Prêtres qui l'accompagnaient, et témoigna beaucoup d'intérêt pour la maison de St. Sulpice, et il exprima à plusieurs reprises sa haute appréciation de ses services et de sa mission.

Avant son départ, dans un discours français plein de concision, mais aussi très-expressif, Lord Monk annonça

aux élèves qu'il avait du Supérieur la permission de leur promettre un congé, un grand congé. Pas n'est besoin de dire que cette nouvelle fut reçue avec une grande joie.

L'hon. M. Cartier demanda alors à Son Excellence la permission, qui lui fut immédiatement accordée, d'adresser quelques mots aux élèves du Séminaire. Voici ses paroles :

“ Messieurs,

“ Quarante ans après mon départ de cette maison, j'éprouve une grande joie à pouvoir retrouver ici mon ancien professeur, actuellement Supérieur de cette maison, et vous mes condisciples dans le présent, quoique je vous aie précédé d'un bon nombre d'années. Peut-être, messieurs, avez-vous parfois, non pas envie ma position, parce qu'un élève du Séminaire de Montréal n'a jamais éprouvé de pareils sentiments, mais peut-être avez-vous placé bien haut dans votre esprit la position que j'occupe aujourd'hui. Eh bien, messieurs, cette position, ce n'est pas à mon mérite, ce n'est pas à mes capacités que je la dois, c'est à ce Révérend Monsieur. (Applaudissements). Quand j'étais jeune comme vous, passablement indomptable, c'est lui qui m'a discipliné, qui m'a donné l'instruction. Aussi, suis-je bien aise de le rencontrer aujourd'hui, lui, Supérieur de la grande maison de St. Sulpice, et moi, aviseur du représentant de Sa Majesté en Canada.”

Après quelques remerciements adressés par M. le Supérieur, Son Excellence et sa suite montèrent en voiture et quittèrent le Séminaire. Mais le souvenir de cette visite est resté profondément empreint dans l'esprit des élèves ; il ne s'effacera pas de longtemps.

Après le départ de Son Excellence, l'hon. M. McGee, qui était resté à converser avec quelques-uns des Directeurs de la maison, se rendit à l'invitation qui lui avait été faite d'adresser quelques paroles aux élèves, toujours avides d'éloquence et amateurs du talent. Voici quelques-unes de ses paroles :

“ Messieurs,

“ Les Révérends Prêtres Directeurs de cette maison me pressent de vous adresser quelques mots. C'est toujours un grand plaisir pour moi que de parler aux élèves du vénérable Séminaire de Montréal. Mais j'ai toujours refusé de prendre la parole quand Son Excellence le Gouverneur Général était présent ; j'ai cru que devant lui, les étoiles de deuxième grandeur devaient s'éclipser. Je vous félicite, MM., du bonheur que vous avez d'être les clients, si je puis m'exprimer ainsi, de cette grande maison qui a été comme la pépinière de la civilisation dans toute l'Amérique, depuis le temps où cette grande ville chrétienne du Nouveau-Monde portait le plus beau nom qui ait été jamais peut-être donné, le nom de Ville-Marie. Pour nous, Messieurs, pauvres émigrés irlandais, nous avons pour la maison de St. Sulpice une dette de reconnaissance que nous ne pourrions jamais acquitter ; mais si, pour nous, cette reconnaissance commence au milieu de la vie pour durer jusqu'à la mort, pour vous, elle commence dès votre tendre jeunesse ; elle n'en doit être que plus grande. Je suis certain que vous n'oublierez jamais les enseignements que vous recevez ici, ni les exemples dont vous êtes témoins. Je me réjouis de voir que Son Excellence le Gouverneur Général ait eu cette occasion de

voir d'après quels principes était dirigé un grand établissement d'éducation catholique dans le Canada.”

M. McGee termina en remerciant Messieurs les Directeurs et les élèves pour le plaisir qu'il avait éprouvé dans cette visite.

Ainsi se termina cette fête remarquable. Ces témoignages d'intérêt donnés par le représentant de Sa Majesté en Canada, envers une Institution qui jouit d'une influence aussi grande et aussi justement méritée que la maison de St. Sulpice, est une nouvelle preuve que les progrès de notre population ne sont pas indifférents à ceux qui président à nos destinées nationales. Et en retour nous pouvons dire que les principes de loyauté et d'attachement à nos institutions qui forment la règle de conduite du séminaire de Montréal, sont également suivis dans tous les établissements d'éducation de la Province. Partout on y enseigne le patriotisme et le courage civique, partout on y recommande la fidélité à notre pays.

Nous pouvons ajouter que ces enseignements ne sont pas donnés en vain. Ils produisent un grand et salutaire effet. A toutes les époques critiques de notre histoire, si notre pays a pu échapper à de grandes calamités, on le doit en grande partie à l'influence exercée par le clergé. Nous espérons que cette influence, au lieu de diminuer, s'affermira toujours d'avantage avec le temps, et nous sommes assurés que ce sera pour le progrès et la gloire de notre patrie.—*Lu Minerve.*

Il est bon quelquefois d'être sourd.

Conte populaire, par M. Paul Stevens, lu au Cabinet de Lecture, le 3 avril 1866.

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes en 1777—l'année même de l'établissement de l'imprimerie française à Montréal,—c'est-à-dire quatorze ans depuis la conquête de ce pays par les Anglais—et à la veille de la pleine lune de Décembre, en tirant vers Noël.

Voilà pour la date aussi exacte, aussi précise qu'a pu se la rappeler le héros même de ce récit, un aimable et vigoureux vieillard de quatre-vingts ans, qui n'avait jamais fait de philosophie, mais dont la mémoire et la science historique se passaient très-bien des registres de la Chine et de beaucoup d'autres.

Voici maintenant pour la température ; car il est tout-à-fait important de ne rien omettre, même dans un conte.

Nous déclarons donc solennellement que la soirée où s'ouvre cette histoire, il fait un temps affreux, abominable, un horreur de temps ; il fait, en un mot, une de ces effroyables tempêtes de neige qui donneraient à croire que la fin du monde est proche.

Avec votre permission, Mesdames et Messieurs, nous allons, à l'instant, vous crayonner en quelques lignes, le portrait—d'après nature—de l'acteur principal des scènes comiques, drolatiques et très-véridiques qui vont suivre.

Il s'appelait Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans Chagrin.

D'une stature imposante, et carré à proportion, M. Fortuné Bellehumeur aurait figuré avec avantage au premier rang d'une de nos compagnies de milice. C'est

assez dire qu'il était bel homme. Malheureusement l'ensemble de sa physionomie était quelque peu gâté par un nez pyramidal, gigantesque, impossible, couvrant une partie de son visage d'une ombre éternelle. Mais hâtons-nous de dire que ce léger défaut était racheté par un front large et élevé sur lequel croissait une forêt de cheveux longs et bien plantés, toujours soigneusement entretenus, et que M. Fortuné Bellehumeur se ramenait gracieusement au milieu du dos pour en former, suivant la mode d'alors, une queue invariablement ornée d'un ruban rose, avec une coquetterie toute féminine.

Je m'aperçois, Mesdames et Messieurs, que je n'ai pas encore dit un seul mot des yeux de M. Fortuné, ces deux miroirs de l'âme, suivant la psychologie.

Réparons ce grave oubli.

M. Fortuné Bellehumeur avait les plus beaux yeux du monde, très-vifs, pétillants d'esprit et de malice. Le fait est qu'il aurait pu en revendre au procureur le plus madré, le plus subtil et retors de son temps; ce qui, soit dit entre parenthèse, le servait infiniment dans son commerce assez étendu de fourrures.

Ajouterai-je, Mesdames et Messieurs, que M. Bellehumeur était toujours mis avec une certaine recherche, quoiqu'il frisât la quarantaine?

Mettons-lui, pour ce soir, un de ces habits à larges basques, avec des poches comme des souffles, tels qu'en portent les marquis et les docteurs de comédie, une veste très-longue, des culottes courtes en velours noirs, une belle et bonne paire de grandes bottes, chaussure si propice pour un pareil temps, et vous pouvez vous faire une idée assez exacte de ce qu'était, en l'an de grâce 1777, à la veille de la pleine lune de Décembre, M. Fortuné Bellehumeur.

Mesdames et Messieurs, si ma mémoire n'est pas trop infidèle, je crois me rappeler qu'Horace a dit quelque part :

..... Pictoribus atque poetis

Quidlibet audendi atque mentendi œqua potestas.

Ce qui, traduit en langue vulgaire, signifierait que les conteurs ont le droit d'aller aussi vite que le télégraphe.

Nous allons donc nous transporter, d'un trait de plume, à quinze ou vingt milles d'ici, entre St. Sulpice et Repentigny, au beau milieu du chemin du roi George III, le même qui fut forcé de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis six ans plus tard, — c'est-à-dire en 1783, — et nous retrouverons, à quatre heures et quarante-sept minutes du soir, M. Bellehumeur dit Sans Chagrin en très-mauvaise humeur, et pestant contre la neige, contre le vent, contre les chemins, contre sa jument et enfin contre lui-même.

* * *

Par St. George! grommelait entre ses dents M. Fortuné Bellehumeur, tout en ramenant pardessus son nez interminable l'épaisse fourrure de son capot et en se renfonçant dans ses robes de buffle, qu'avais-je besoin de quitter si tôt la *Claire Fontaine*, à Lavaltrie, où j'aurais vécu, comme un coq en pâte jusqu'après cette tourmente?... Bon! voilà encore un tourbillon de neige qui me bouche l'œil droit, et me ferme l'œil gauche... Pour peu que cela continue, je vais devenir aussi aveugle que le chantre de l'Iliade ou l'infortuné Bélissaire...

Allons, voilà que je commence à rouvrir les yeux et cependant je n'y vois goutte!... Et dire qu'à l'heure qu'il est, au lieu de me faire cahoter et rompre les os, il n'aurait tenu qu'à moi de demeurer mollement étendu sur un sofa... Ah ça! mais il y a donc des appartements à louer dans le chemin du bon roi George III... Quelle route et quel temps!... Pour un rien je me laisserais dégringoler au bas de la côte, et j'y attendrais patiemment le retour du soleil et d'un zéphir moins impétueux, tapi dans la neige comme un ours blanc...

Tandis que M. Fortuné se livrait à ce monologue, il lui sembla apercevoir tout-à-coup, au détour de la route, une brillante illumination, apparaissant au sein de la nuit, à quelques arpents devant lui. C'était l'auberge du *Lion d'or*, située à mi-chemin entre St. Sulpice et Repentigny, et dont les touristes peuvent encore, à l'heure qu'il est, voir les ruines imposantes sur l'ancien chemin du roi.

Allons, la Grise! fit-il en allongeant un vigoureux coup de fouet à sa jument, allons... encore un bon coup de collier, et dans cinq minutes je te promets de l'avoine à pleine mangeoire et du repos jusqu'à demain.

Quelques moments après, M. Fortuné Bellehumeur arrêta sa cariole devant l'Hôtel du *Lion d'or*, tenu par M. Sagamité, et son oreille n'était pas médiocrement flattée d'entendre s'échapper de l'intérieur, malgré le sifflement de la tempête, les sons joyeux du violon se mariant au bruit du tambourin.

Ah! ah!... il paraît qu'il y a noces et festons céans, et nous voilà bien arrivé, pensa M. Bellehumeur en se hâtant de mettre son cheval dans l'écurie; entrons, et vive la joie!...

* * *

Mais, comme la plupart des joies d'ici-bas, hélas! cette joie que M. Fortuné se promettait d'avance menaçait d'être courte, s'il faut en juger d'après les premières paroles qu'il échangea avec l'hôtelier :

— Monsieur,... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, se mit à dire M. Sagamité avec le ton d'un homme convaincu de son importance, mais je suis désolé du contre-temps. Nous marions aujourd'hui M. Romulus Plumitif, le fils unique de M. César Auguste Plumitif, qui est proche parent du frère à l'oncle de M. notre curé, avec Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité Beaubec, et je vous garantis qu'il est impossible que vous vous arrêtiez ici. Ce sont des gens qui font bien les choses; ils ont retenu toute la maison. Vous voyez bien, monsieur, qu'il m'est impossible de vous recevoir. Ma bonne vérité, je ne crois pas qu'il me reste assez de place pour *cabaner* un chat de deux mois...

— C'est très-bien, maître Sagamité, fit M. Fortuné Bellehumeur, en coupant court à l'éloquence de l'hôtelier, vous êtes trop bon, mille fois trop bon, M. Sagamité;... vous êtes une vraie providence pour les voyageurs... Mais où donc est la salle à manger?... Je ne suis pas un personnage difficile comme il y en a tant qui ne trouvent jamais rien de bon... Je m'accorde fort bien d'une nourriture saine et abondante, et je me sens très-disposé à rendre hommage à l'excellence de votre talent culinaire... Mais où donc est la salle à manger?.....

« Eh quoi ? pensait M. Sagamité, dont la figure passait, en ce moment, par toutes les gradations d'un simple étonnement à un hébètement profond ; eh quoi ? est-ce que ce grand diable d'homme est sourd ?... »

— Où est la salle à manger ?... répétait M. Bellehumeur d'une voix de tonnerre. Où est-elle cette salle à manger ?... Et saisissant en même temps M. Sagamité d'un bras d'hercule et le faisant pirouetter deux fois sur lui-même, M. Bellehumeur se précipita dans la cuisine, se promettant bien de soutenir son rôle de sourd jusqu'au bout.

Puis, M. Fortuné Bellehumeur se redressant de toute sa hauteur dans une attitude qui ne manquait pas de majesté, étendit les deux mains au-dessus de la tête de l'hôtelier, comme pour le bénir, et lui débita le discours suivant d'un ton cadencé et solennel, mais si rapide que M. Sagamité ne put placer un seul mot :

— Je vois avec plaisir, M. Sagamité, que votre cuisine est parfaitement tenue. Je dirai plus... par la variété des mets que vous faites cuire, il m'est évident, clair et patent, manifeste et visible, c'est-à-dire hors de tout doute possible présent et à venir, que vous avez à cœur de plaire à tous les goûts. En effet, *de gustibus non est disputandum ;... tot capita, tot sensus*... ce qui signifie clairement que chacun n'a pas le même appétit, ou bien que tout le monde n'aime pas le veau.

Je remercie aussi le saint patron des voyageurs de m'avoir conduit, ce soir, sous votre toit hospitalier où vous tenez toujours, — avec une prévoyance au-dessus de tout éloge, des chambres en réserve pour les voyageurs attardés, ce qui peut arriver à tout le monde, et de cette manière vous réduisez à néant, vous pulvérisiez, vous annihilez ce déplorable proverbe que tous les gens qui voyagent ont en horreur : « *tardè venientibus ossa*. »

— Monsieur ! il ne s'agit pas de tout cela, cria M. Sagamité d'une voix perçante ; je vous dis et je vous répète qu'il n'y a pas de place ici pour vous.

— Ne vous dérangez pas, M. Sagamité, ne vous dérangez pas de vos occupations ; je saurai bien trouver moi-même la salle à manger...

Et M. Fortuné Bellehumeur se dirigeait vers la salle de danse, quand maître Sagamité laissant précipitamment dindé et broche, courut se suspendre à la queue et aux basques de l'orateur, lui criant à travers les oreilles, de toute la force de ses pûmons :

— On n'entre pas ici !... Ma maison a été retenue en entier pour la noce à M. Romulus Plumitif et Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité-Beaubec... et pour leurs parents et amis... et pour les amis de leurs amis.

— *Vade retro, Satanas !* riposta M. Bellehumeur ; et d'un revers de main, il envoya l'infortuné Sagamité rouler dans sa cheminée en décrivant de nouveau plusieurs pirouettes. Puis, le front haut, la démarche assurée, — ainsi qu'un chevalier sans peur et sans reproche — M. Fortuné-Désiré-Honoré-Bellehumeur dit Sans Chagrin pénétra dans la salle occupée par les gens de la noce, et sans s'occuper le moins du monde des danseurs qui achevaient un cotillon, alla se planter près de la cheminée où brûlait un excellent feu, devant lequel il se plaça imperturbablement, — le dos à la braise — et se mit à considérer l'assemblée du regard le plus paternel et le plus courtoisement bienveillant.

Le violon venait de donner son dernier coup d'archet, lorsque M. Sagamité, le visage outrageusement barbouillé de sauce et de suie, fit irruption dans la salle, et d'une voix étranglée par la colère et l'indignation, se mit à beugler en apostrophant chacun des invités par ses noms et prénoms, à la façon des héros d'Homère :

M. Romulus Plumitif !... M. César Auguste Plumitif !... M. Beaubec !... Mame Beaubec !... Mamselle Prudence Perpétue !... M. Bathasar Matou !... Mame Matou !... M. Nicodème Quénoche !... Mame Quénoche !... Mamselle Turlurette !... M. Colas Bisencoin !... Madame Bisencoin !... Mamselle Torticelli !... Mame Titiche !... M. François Piquebois !... Mame Piquebois !... Mamselle Boursaille !... M. Anastase de la Barbotière !... Mme de la Barbotière !... Mamselle de la Barbotière !... je vous prends à témoins que ce grand homme qui se chauffe contre la grille est entré ici malgré moi... et que je lui ai déclaré que vous étiez une société privée, et qu'il n'a voulu entendre ni hue ! ni dia !... vu qu'il est affreusement sourd... Essayez vous-mêmes de lui parler, vous aurez peut-être plus de chance que moi !...

Une immense stupéfaction accueillit ce discours, pendant lequel chacun s'était assis, mais bientôt un silence profond, solennel se répandit dans toute l'assemblée.

Tous les yeux s'étaient fixés sur M. Fortuné Bellehumeur, qui, le dos tourné au feu, les jambes et les basques écartées, avait un faux air du colosse de Rhodes, et continuait à promener, du haut de sa grande taille, sur tout l'auditoire étonné, un regard paternel empreint d'une bienveillance sans bornes et d'une exquise courtoisie.

Il y avait déjà trois minutes et quarante-cinq secondes que durait ce silence profond pendant lequel on aurait pu entendre le vol d'une mouche, quand M. César Auguste Plumitif père, s'armant de tout son courage, se décida à se lever, et marchant douze pas en cadence du côté du feu, vint s'arrêter, à une distance respectueuse, en face de M. Fortuné ; puis, se levant sur ses pointes, lui tint à peu près ce langage, d'une voix légèrement émue qu'il cherchait à rendre aussi forte que possible, en se faisant un porte-voix avec les deux mains, comme s'il se fût agi de héler un navire voguant à grande distance :

— Monsieur est assurément un étranger, certainement ?...

Mais M. Fortuné Bellehumeur ne répondit pas plus qu'une souche.

— Je gagerais, en vérité, que monsieur est un étranger ?... continua M. César Auguste, avec plus d'assurance, en haussant le volume de sa voix.

Nouveau silence.

Cette fois, M. César Auguste se mit à crier de toutes ses forces :

— Je gagerais bien un louis que monsieur n'est pas du pays ?...

M. Fortuné, feignant enfin de s'apercevoir qu'on lui parlait, répondit tout à coup d'une voix à casser les vitres :

— Mon défunt père Machabée-Timothée-Barnabé Bellehumeur dit Sans Chagrin, commerçait dans les

peaux, et depuis vingt ans je fais comme lui, pour vous servir.

— Monsieur Bellehumeur est sourd comme un pot, exelama la galerie.

— Ah! queu nez!...

— Ah! quel nez!...

— Quel grand nez?...

— Queu long nez!...

— Romulus! chante-nous donc la chanson...

— Quelle chanson?

— Mais tu sais bien... la chanson que tu chantais le printemps dernier, sur mon épinette, et qui nous a tant fait rire:

Ah! quel nez! ah! quel nez...

Vraiment, j'en suis démonté!..

Mesdames et messieurs, si vous n'êtes pas condamnés à entendre cette effroyable chanson, rendez-en grâces à ce pauvre M. Sagamité qui avait profité de cet intermède comique pour se débarbouiller, donner un dernier coup d'œil à la table et finalement venir annoncer que le souper était servi.

* * *

C'est ce qu'attendait avec une vive impatience M. Fortuné Bellehumeur. Sans demander la permission à personne, il alla présenter son bras à Melle Torticoli, d'une façon fort civile; mais avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il l'avait transportée au bout du poing, comme une plume, dans la salle du festin. L'assistance n'avait pas encore pris place que déjà M. Bellehumeur s'était emparé de la soupière et offrait la soupe aux convives d'une manière vive et dégagée, opération fort délicate qu'il termina en ayant soin de ne pas s'oublier.

M. Fortuné Bellehumeur mangea donc comme quatre et but à l'avenant, ce qui ne l'empêcha pas de commettre des coq-à-l'âne et des quiproquo invraisemblables pour le plus grand plaisir de l'aimable société. Celle-ci pourtant ne pouvait pas lui pardonner tout à fait une intrusion aussi inqualifiable.

* * *

Cependant l'archet et le tambourin avaient attaqué de nouveau leurs notes les plus vives et les plus dansantes.

M. Fortuné Bellehumeur était trop galant pour ne pas prier Melle Torticoli de lui faire l'honneur d'un menuet.

M. Fortuné Bellehumeur dansa donc avec Melle Torticoli, et profita habilement du tohu-bohu et de la confusion de la danse suivante pour disparaître complètement à tous les regards.

* * *

Or donc, mesdames et messieurs, pendant que la noce dansait, piétinait, trépigait et se trémoussait dans le grand salon du *Lion d'Or*, M. Fortuné Bellehumeur avait tranquillement enfilé l'escalier; et la première chose qui frappa sa vue, en arrivant sur le palier du premier étage, fut une chambre à coucher assez spacieuse et d'apparence très-confortable, dans laquelle pétillait un bon petit feu de grille.

M. Bellehumeur y entra, et après avoir poussé le

verrou, s'y installa comme s'il n'en avait jamais eu d'autre de sa vie.

— Ah! brigand de Sagamité! tu me disais effrontément que tu n'avais pas de coin pour loger un chat de deux mois... et tu possèdes des appartements comme celui-ci!... Un lit prucier!... Des chaises et des fauteuils rembourrés! Un tapis qui donnerait envie à se coucher dessus, n'était le duvet de ce matelas!... Scélérat, va!... Voyons, tirons ce fauteuil et causons un peu avec nous-même, c'est encore le plus sûr moyen d'avoir toujours raison et de ne point se contredire.

Sur ce, mesdames et messieurs, M. Fortuné Bellehumeur poussa en face du feu un vaste fauteuil de cuir, s'y laissa cheoir de tout son long, et les pieds solidement appuyés sur les chéneets, déboutonna sa veste et se mit à rêver et à débiter tout ce qui lui passa par la tête, à propos des heureux époux qu'il venait de contempler.

I. Le mariage est une loterie, et il n'est pas donné à tout le monde de tirer un bon numéro.

XXXVII. Les rebecs et austres instrumens de gente et moult agréable musique qui servent aux esbats joyeux et folâstreries du premier jour de certaines nocces, cachent des boires et cuisants desplaisirs plus amers et aspres au goust que fiel de chouette et de masle de grenouille, seschés au soleil dans la canicule.

LXV. La femme est l'œuvre la plus admirable, la plus étonnante de la création, quand elle n'a pas de défauts.

* * *

M. Fortuné Bellehumeur en était peut-être à son centième paradoxe, lorsqu'un bruit de pas général dans l'escalier l'avertit que la nocé allait se coucher.

Bientôt, en effet, elle se trouva réunie toute entière sur le palier, et M. Fortuné eut la bonne fortune d'entendre ce qui suit:

— Bonsoir, madame Romulus Plumitif...

— Bonne nuit, M. Romulus Plumitif...

— Bonsoir... bonsoir, madame Matou...

— Par ici... M. Matou, par ici... du même bord que madame Piquebois et Melle Boursaille.

— Allons, bonne nuit, ma chère petite dame...

— Bonsoir, M. Romulus!...

— A demain, madame Bisencoin!...

— Au revoir, M. Bisencoin...

— Bonsoir, Mlle Torticoli!... ne faites pas de mauvais rêves...

— Bonsoir, M. de la Barbottière... Bonne nuit, madame et Melle de la Barbottière.

— Madame Titiche, suivez madame de la Barbottière...

Enfin, il ne resta plus sur le palier que M. Plumitif père avec son épouse et M. Sagamité. Bientôt, M. Fortuné Bellehumeur entendit, avec une joie féroce, que l'on tâtonnait et qu'on grattait à sa porte... puis une clef joua dans la serrure et essaya, mais en vain, de l'ouvrir, pendant quelques instants.

— Dépêchez-vous donc, M. Plumitif, disait madame Plumitif, ouvrez donc... vous me faites geler...

Mais M. Plumitif avait beau s'efforcer d'ouvrir la porte, la porte ne s'ouvrait pas...

M. Plumitif père allait donner la clef à son épouse, quand une voix forte et menaçante, partant du fond même de la chambre, prononça ces mots :

— Par tous les cent diables d'enfer ! y aurait-il des Bostonnais dans l'établissement ?...

— Tiens ! mais c'est bien l'homme au grand nez qui est dans notre chambre, exclama madame Plumitif la mère, vous n'avez qu'à voir !... C'est bien drôle tout de même... Il parle des Bostonnais... Pour qui nous prend-il ?

— Soyez tranquille, madame Plumitif, dit M. Sagamité, vous allez voir que je le ferai bien sortir...

Et M. Sagamité se mit à crier, par le trou de la serrure, de toute la force de ses poumons :

— M. Bellehumeur !... M. Bellehumeur !... dormez-vous ?... réveillez-vous !... Vous savez bien que vous n'avez pas de chambre !...

Pendant tout ce temps, M. Bellehumeur se déshabillait le plus tranquillement du monde.

— M. Bellehumeur !... M. Bellehumeur !... c'est moi !... Je suis M. Sagamité... Pan ! pan ! Pif !... paf !...

Et M. Sagamité, en désespoir de cause, s'était mis à attaquer la porte à grands coups de talon de botte.

— Mon Dieu ! M. Sagamité... vous allez réveiller tout le monde, disait madame Plumitif. Vous savez qu'il est sourd comme trente-six pots, ce terrible homme-là... Tenez, voilà déjà quelqu'un qui vient... C'est Mme Titiche avec M^{lle} Turlurette... Ah ! sainte croix bénite ! voilà bien qu'il arme ses pistolets !... L'entendez-vous, M. Plumitif ?... Il parle encore des Bostonnais... Pour le sûr, il va nous arriver malheur... Venez-vous-en, M. Plumitif !... Je me meurs de peur...

En ce moment, Mesdames et Messieurs, M. Fortuné Bellehumeur s'est tout à fait mis au lit, et aussitôt qu'il entend s'éloigner les époux Plumitif flanqués de maître Sagamité, il leur envoie, comme une fiche de consolation, ces aimables paroles :

Bonsoir, mes très-chers amis... Bonne nuit, monsieur et madame Plumitif... Bonsoir, M. Sagamité... Quel dommage que l'heure soit si avancée, sans cela je vous aurais priés d'achever la chanson, sans épinette, dont je n'ai encore entendu que le refrain :

Ah ! quel nez !... ah ! quel nez !...
Vraiment j'en suis démonté...

Et sur ce, Mesdames et Messieurs, M. Fortuné Bellehumeur enfonça son bonnet de nuit sur ses yeux, se rabattit la couverture jusqu'au-dessus de la bouche, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil.

* * *

Le lendemain, dès le point du jour, M. SansChagrin attelé et prêt à partir, hélait, de la rue, l'hôtelier, d'une voix à réveiller les morts.

— On y va, monsieur... On y est... Nous voici !... Et M. Sagamité apparut, sur son perron, la carte à la main.

— Combien vous dois-je ?

— Sept livres dix sols.

— Très-bien, fit M. Bellehumeur glissant un écu de trois livres dans la main de l'hôtelier.

— C'est encore quatre livres dix, mon cher monsieur.

— C'est bon... C'est bien, très-bien, M. Sagamité, je ne marchande jamais dans une maison où j'ai été bien servi, et j'ai pour règle invariable de ne pas accepter de change... Vous le donnerez au garçon.

En disant ces derniers mots, M. Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit SansChagrin fouetta son cheval et partit comme un boulet de canon, riant dans ses barbes de la figure du pauvre Sagamité, et très-content de toute sa personne, voire même de son nez ; car s'il est vrai, comme a dit le bonhomme La Fontaine :

“ Que c'est double plaisir de tromper un trompeur,
Il doit être, je crois, au moins tout aussi doux
De se moquer des gens qui se moquent de nous.”

PAUL STEVENS.

Discours prononcé par M. N. Bourassa, au Cabinet de Lecture Paroissial.

Monsieur le Supérieur,

Permettez à un ami du Cercle Littéraire, à un zélateur du progrès intellectuel, à un ancien élève de vous souhaiter la bienvenue dans cette enceinte où vous venez pour la première fois comme Supérieur de la digne maison de St. Sulpice.

Mais avant tout, je dois vous dire, pour vous délier de l'embarras que pourrait causer à votre modestie une démarche semblable au milieu d'un pareil concours de personnes, que vous êtes ici entouré d'anciens amis, et que je vous adresserai le moins de compliments possible.

Il y a plusieurs années, je fus chargé de vous présenter les bons souhaits du retour, au milieu de vos élèves, après une absence de quelques mois, que vous veniez de faire. J'avais essayé d'être l'interprète des sentiments que cette circonstance inspirait à tous et je fis alors, je crois, sans apprêts, une déclaration sincère de choses que j'entendais exprimer tout autour de moi, ou que je sentais en moi-même. Eh bien ! aujourd'hui, je m'aperçois qu'il me faudrait recommencer cette confidence, en parlant seulement au nom d'un plus grand nombre ; les sentiments sont restés les mêmes ; les mêmes sympathies ont toujours duré, et puis, Monsieur le Supérieur, je n'ai pas appris à faire mieux les compliments ; c'est peut-être parce qu'on ne m'a pas donné souvent l'occasion d'en faire de plus mérités et de plus sincères.

Aujourd'hui, on aurait pu trouver, sans doute, parmi vos anciens élèves quelqu'un plus digne que moi de vous faire cet accueil public ; il est sorti de votre enseignement, vos conseils et vos exemples ont formé de vénérables prélats, un grand nombre de prêtres distingués par leur savoir et leur piété, des hommes arrivés à toutes les dignités politiques, à tous les honneurs de leurs professions ; pour moi, je ne suis pas encore le doyen de vos élèves, je ne suis ni un dignitaire ecclésiastique, ni un premier ministre, ni un député, ni un juge, enfin je ne sais trop ce que je puis me glorifier d'être à part d'avoir été votre élève. Mais c'est peut-être à cela que je dois l'honneur de vous adresser la parole ce soir. Comme je ne puis pas apporter dans ma

personnalité un exemple éclatant de ce qu'ont su produire dans tant d'autres votre habile direction et vos sages conseils, je vous dois au moins ce témoignage, avec les quelques infortunés mortels qui ont reçu votre enseignement et qui ne l'ont guère fait fructifier, que les jours où nous avons plus goûté le bien sont ceux que nous avons passés près de vous, et que ceux où nous l'avons moins pratiqué datent de notre séparation.

Monsieur le Supérieur, jusqu'à ce moment, votre vie s'est écoulée dans la retraite, s'est vouée toute entière à l'éducation de la jeunesse, et à l'enseignement des hautes sciences ecclésiastiques. Vous avez travaillé à former de bons citoyens et des prêtres vertueux. Vous avez rempli cette double tâche, imposée par votre saint fondateur à tous ses enfants d'Amérique, vous avez activement contribué à former un peuple nouveau. Aujourd'hui, vous venez, par le suffrage de vos vénérés collègues, occuper une position éminente au milieu du clergé et de la ville de Montréal; et malgré ce que vous pouvez en penser, c'est une juste récompense de vos travaux, et nous espérons ardemment qu'elle vous sera une occasion de jouissances et de bonheur.

Votre nouvelle dignité vous crée des devoirs civils importants, et des rapports nécessaires avec toutes les classes de la société. Ces devoirs que tous vos prédécesseurs ont acceptés si généreusement et qu'ils ont rendus agréables à tout le monde, ils vous seront d'autant plus faciles, que vous allez retrouver autour de vous un grand nombre d'hommes que vous avez formés et qui vous gardent le souvenir de la reconnaissance.

Comme Supérieur de la maison de St. Sulpice, vous devenez plus que jamais la personnification de cette double mission de votre communauté, à savoir : étendre le domaine de la foi par les ouvriers que vous savez former, fonder et consolider l'existence de ce pays; vous venez marcher à la tête du progrès de l'Évangile et du progrès civil et national; vous êtes prêtre par votre vocation d'en haut, et vous êtes notre premier citoyen par les prérogatives de votre société qui a fondé cette ville, qui l'a conservée, et qui l'a dotée d'une partie de ses plus bienfaisantes institutions.

Nous aimons à nous rappeler dans toutes les circonstances qui nous rapprochent et nous intéressent particulièrement à votre communauté, que vos fondateurs ont été les nôtres, qu'ils ont conduit ici nos pères, comme Moïse conduisit les Hébreux dans la terre promise, avec l'épée et les tables de la loi; assurant d'un côté leur salut menacé par les sauvages, et de l'autre la stabilité sociale exposée aux dangers de l'insubordination et de l'inconstance. Eux aussi ont été, comme chez le peuple prédestiné, chefs et pontifes.

Cette grande entreprise de la compagnie de Montréal, la plus admirable de toutes celles qui ont concouru à former les peuples de notre continent, n'était pas seulement une œuvre religieuse, c'était une œuvre sociale, une œuvre de civilisation, conduite avec le dévouement de l'apostolat, avec la sagesse de l'esprit chrétien. Vos devanciers venaient fonder une société avec les éléments de stabilité les plus sûrs, sous les auspices les plus puissants. Ils accomplissaient un acte de foi, sans doute; mais c'était parce qu'ils croyaient que les peuples forts doivent commencer par un acte de foi et ne peuvent grandir qu'avec des croyances et des idées, qu'avec un intérêt commun plus élevé que celui du simple confort personnel et de la richesse

publique. Ils nous fondaient sur la religion, sur le désintéressement et la pensée, les seules choses qui aient jamais enfanté l'héroïsme dans les actions et le vrai beau dans les œuvres humaines. Ils ne venaient pas, eux, conquérir et exploiter des hommes; ils venaient les appeler autour d'eux sur une terre vierge, donner le bienfait de la révélation à ceux qui ne l'avaient pas reçu, les instruire, leur apprendre les arts de la vie civilisée, et offrir à nos pères qui les avaient suivis, un champ nouveau pour épancher plus librement ces trésors inépuisables que Dieu a déposés dans l'intelligence humaine.

M. le Supérieur, votre maison, en héritant d'une partie des droits de la généreuse société de Montréal, n'a voulu abdiquer aucun de ses solennels engagements, négliger aucune de ses intentions. Vous n'avez plus à nous protéger contre les Iroquois, par le bras des hommes héroïques que vous préposiez à notre garde; la population de Ville-Marie s'est assez développée et enrichie pour n'avoir plus l'occasion, dans les jours de disette, de vivre entièrement de votre munificence, comme il est arrivé tant de fois, naguères. Mais on vous voit toujours, avec un zèle et une intelligence attentives à tous les besoins nouveaux de la population, ouvrir des écoles chrétiennes, élever des églises partout où les doctrines étrangères menacent de nous envahir; fonder des salles d'asile et des comptoirs pour venir en aide aux pauvres et aux enfants négligés; et puis, à côté de ces œuvres purement catholiques qui absorbent une partie des ressources de votre maison, vous croyez toujours de votre devoir de vous associer au mouvement et à l'expansion de la vie civile, d'aider à tous les progrès de votre pays, de favoriser tous les élans généreux du cœur et de l'esprit, de contribuer enfin à tous les succès légitimes de vos concitoyens. Ces ressources croissantes que vous donnez aujourd'hui l'exploitation de votre bien par les mains de tous, sa valeur centuplée par le travail commun de toutes les intelligences et de toutes les industries, vous voulez qu'elles servent encore d'aliment, de récompense, de ressort à ce même travail; et c'est à cette volonté généreuse que l'on doit cet édifice si bien commencé, et tant d'autres munificences connues de tout le monde. C'est la même bonne inspiration, M. le Supérieur, qui vous a conduit au milieu de cette jeunesse laborieuse, pour applaudir à ses efforts à l'exemple de votre illustre prédécesseur.

Ceux qui ont vu sous votre direction se révéler les premières beautés des œuvres de l'esprit humain, vous verront avec satisfaction venir constater la distance qu'ils ont parcourue dans la carrière des lettres. Dans un pays où les hauts dignitaires restent trop étrangers au travail et au progrès de la pensée, il est heureux que les corporations de l'importante maison de Saint-Sulpice comprennent ce que la société doit à l'intelligence.

Vous trouverez donc naturel que nous venions vous saluer sur ce terrain où nous devons vous rencontrer désormais, comme ami et protecteur de tous les travaux méritoires, comme approbateur de toutes les tentatives faites pour atteindre au bien par la pensée.

Moyens préventifs du Choléra.

La *Minerve* attire l'attention sur les importants conseils qui suivent, à elle communiqués par une personne d'une haute compétence :

Ces moyens ont pour but de préserver la localité et l'individu.

Pour préserver la localité on a recours à des mesures d'hygiène publique, qui se résument la plupart dans le mot *assainir*.

Ainsi, il faut veiller à la propreté des rues, en enlevant les immodices et empêchant les déjections sur la voie publique; des égouts par de grands lavages; des latrines publiques par le lavage au chlorure de chaux et au sulfate de fer; enfin, des abattoirs par les mesures les plus sévères.

Il faut enlever et enterrer promptement les cadavres, répandre de la chaux dans les fosses.

Prévenir les rassemblements de troupes, les assemblées et les marchés. Ne pas faire passer les corps de troupes par les lieux infestés, les disséminer s'ils sont déjà atteints, les faire camper en lieux sains et les loger à couvert.

Vérifier les denrées alimentaires; faire disparaître les viandes altérées et les fruits non murs. Publier des prescriptions sévères concernant les débits des boissons.

Pratiquer des visites domiciliaires, pour faire assainir les habitations et découvrir les maladies au début. Cette mesure est de la plus grande importance. En effet, sur plus de 43,000 malades ainsi découverts à Londres, et soignés à temps, 52 seulement qui furent atteints du choléra grave ont succombé malgré le traitement.

Enfin, établir des ambulances où les malades puissent trouver des soins à toute heure.

Quant aux moyens préventifs qui regardent les individus, ce ne sont que de simples conseils d'hygiène.

Qu'ils s'éloignent des lieux affectés, ceux qui le peuvent, mais en soulageant de leur bourse les misères dont ils n'auront pas à subir le spectacle. Le départ des gens timorés diminuera la densité de la population, et partant le nombre des victimes.

Si l'on ne peut fuir le mal, il faut se mettre autant que possible à même d'y résister.

Si le logement ne peut être spacieux, qu'il soit au moins aéré.

Les vêtements seront suffisamment chauds.

Les aliments doivent être sains, légers, réparateurs; il faut éviter les mets épicés et les fruits peu mûrs.

S'abstenir de boissons froides, surtout d'excès alcooliques.

Le ventre doit être libre. On ne doit pas laisser s'établir la constipation, qui est souvent suivie de débâcle, ni surtout la diarrhée. Les gaz intestinaux seront utilement combattus par l'usage du charbon végétal.

L'usage d'une ceinture de laine est d'une précaution utile.

Il faut éviter les excès de travail, de marche de tout genre; fuir les émotions pénibles, ne pas s'abandonner à une crainte exagérée.

Autour des malades, instituez une grande propreté, ventilation bien établie, et surtout pas d'encombrement de personnes. Qu'on ne fasse pas de longs séjours dans leur chambre; qu'on jette rapidement leurs dé-

jections en y ajoutant du sulfate de fer; enfin, qu'on se relève souvent auprès d'eux pour aller respirer un air pur dans les intervalles.

DR. G. L. DE B...

LA NEIGE.

(Ecrit spécialement pour l'*Echo*.)

(Suite.)

ARTICLE CINQUIÈME.

Tempêtes de neige: mort de M. Auclair; déplorable événement arrivé au Col-du-Bonhomme. — Avalanches, leurs ravages, moyen de les prévenir. — Les chiens du St. Bernard. — Eclat de la neige: son influence sur la vue; lunettes des Esquimaux et des Thibétains. — Conclusion.

Les tempêtes de neige sont trop connues de nos lecteurs, pour qu'il soit nécessaire d'en faire longuement la description. On a inventé, pour les désigner, un mot qui mérite de passer dans la langue parce qu'il fait image, c'est celui de *poudrière*.

Dans ces moments le ciel est obscurci par une neige fine que le vent soulève, comme le simoun soulève le sable du désert, et qu'il pousse avec une violence incroyable. On a de la peine à distinguer les maisons à travers ces tourbillons épais, souvent même on ne voit rien du tout. Le grésil frappe le visage de l'infortuné qui est obligé de marcher en sens contraire de la raffale; il siffle et bourdonne autour de lui, s'introduit dans ses yeux et ses oreilles, de sorte qu'il n'entend rien, ne voit rien et se trouve comme suffoqué. Cependant la neige s'amoncèle, fait disparaître toute trace de chemins et met le voyageur en danger de s'égarer; heureux s'il ne disparaît point dans quelque précipice!

Ce qui, dans la tempête, est plus à redouter que la neige elle-même, c'est ce vent glacial qui souffle avec fureur. Dans un air tranquille, on peut supporter aisément 20 ou 30 degrés de froid; mais si le vent s'élève, le froid devient insupportable. Ce qui s'opère alors est facile à concevoir: chaque particule d'air s'applique à la peau, tend à se mettre en équilibre de température avec elle et lui enlève une portion de sa chaleur. Qu'on juge de la déperdition qui s'effectue au milieu de ces tempêtes mêlées de pluie et de neige, par un vent qui parcourt de 100 à 150 pieds par seconde! De là les congélations, les asphyxies, les apoplexies, les morts violentes.

En 1827, tous les troupeaux de la horde intérieure des Kirghiz, entre l'extrémité de l'Oural et le Volga, furent chassés par la tempête vers Saratou. Il périt à cette occasion 280 mille chevaux, 30 mille bêtes à corne, 10 mille chameaux et plus d'un million de brebis.

Tout le monde a encore présente à l'esprit la fin tragique de M. Auclair.

Ce jeune avocat avait entrepris, il y a quelques mois, de franchir à pied la distance qui sépare Montréal de l'Île Jésus; mais il avait à peine atteint le Sault-au-Récollot, que déjà la violence du vent, la difficulté des chemins avaient anéanti ses forces. Il tomba frappé d'apoplexie non loin des habitations et fut trouvé mort quelques jours après, sous un monceau de neige.

Nous pourrions dresser ici une liste funèbre d'une longue étendue, si nous voulions rappeler le nom de tous ceux qui se sont égarés sur les glaces du St. Laurent ou dans les bois, par suite des tempêtes de neige. Mais pourquoi réveiller d'aussi tristes souvenirs? Nous choisissons de préférence des faits arrivés dans des contrées lointaines. En voici un que j'emprunte à un auteur que nous avons déjà eu occasion de citer :

Au mois de septembre 1830, deux jeunes Anglais de 18 à 20 ans, M. Campbell et M. Branckly, voyageaient en Suisse sous la conduite de leur instituteur. Arrivés de Genève à Chamounix, ils y prirent un guide robuste, prudent, et par la vallée de St. Gervais, ils se dirigèrent vers le Col-du-Bonhomme avec toute l'ardeur et la gaieté de leur âge. Parvenus à une auberge voisine du Plan-des-Dames et qui est la dernière habitation qu'on trouve en allant vers le col, ils voulurent y prendre un repas. Pour leur malheur, une pension de jeunes gens, qui venaient de passer avant eux, avait emporté tous les aliments qu'on trouve ordinairement dans ces sortes d'auberges. Ils étaient loin de se douter à quel point cette circonstance, en apparence indifférente, leur serait fatale. Pressés par la faim, ils repartirent aussitôt dans l'espoir d'atteindre la pension et de trouver encore à vivre dans les restes des provisions qu'elle avait envahies; mais il ne rencontrèrent personne, et cette course rapidement faite ne servit qu'à ajouter en eux la fatigue à la faim. Ce n'est pas tout; pendant le temps qu'ils auraient mis à prendre un repos à l'auberge, temps qu'ils employèrent à marcher, l'atmosphère calme et pure jusqu'alors, subit un changement si instantané, que sans qu'aucune prévision, même de la part du guide, ait été possible, ils se trouvèrent tous quatre enveloppés dans la plus terrible des tourmentes de cette région inhospitalière. Un vent impétueux et glacial les pénétra; une neige violemment soulevée les aveugla, une trombe irrésistible les souleva, c'est l'image de la fin du monde. L'un des jeunes Anglais, le plus affaibli par la fatigue et par la faim, saisi d'effroi à l'aspect de ces horreurs inattendues, s'arrêta tout-à-coup comme pétrifié, n'entend plus rien, ne regarde plus rien. Le guide le prend dans ses bras, l'enveloppe de ses propres vêtements, le presse contre sa poitrine qu'il a découverte en déboutonnant son gilet afin de lui communiquer un peu de sa chaleur, lui parle affectueusement pour lui inspirer du courage et pour le consoler: paroles inutiles, soins superflus, il ne tenait déjà plus qu'un corps inanimé. L'autre, M. Branckly, épouvanté aussi par le déchaînement de la tempête était tombé sur la neige, engourdi par le froid. Il se relevait à demi par intervalles, il embrassait les genoux du guide comme pour le remercier des soins qu'il donnait à son ami. Mais quand il vit qu'il l'avait perdu pour jamais, lui-même commença à défaillir, quoiqu'il fût de son côté l'objet de toutes les sollicitudes du précepteur. Il cessa peu à peu de tourner ses regards vers le froid cadavre, et laissa enfin retomber sa tête sur la neige, pour ne plus la relever.

Quand au précepteur, il trouva dans l'énergie du désespoir la force nécessaire pour se soutenir et rendre à ses infortunés élèves les derniers devoirs; mais épuisé par tant de secousses, il ne leur survécut que de quelques jours.

* * *

Il peut arriver que des masses de neige accumulées sur les flancs escarpés des hautes montagnes, perdent leur adhérence et soient précipitées au fond de la vallée. Ce phénomène est fréquent dans les Alpes et les Appennins où il a reçu le nom d'*avalanche*.

On distingue plusieurs sortes d'avalanches: celles qu'on nomme *venteuses* sont ordinairement accompagnées d'un grand vent qui s'augmente encore par leur chute au point qu'il brise les arbres, qu'il étouffe les hommes et les animaux et qu'il renverse les maisons. La rapidité avec laquelle roulent ces avalanches met les voyageurs dans le plus grand danger; cependant, comme elles ont peu d'épaisseur, on peut quelquefois se dégager de dessous leur masse.

Bien autrement redoutables sont celles que forme la neige ramollie par les premières chaleurs du printemps et auxquelles on a donné le nom d'*avalanches foncières*.

C'est tout d'abord une légère pelote de neige qui se détache et commence à rouler; mais à chaque tour qu'elle fait sur elle-même, on la voit grossir et augmenter de vitesse; bientôt elle acquiert le volume d'une maison ou d'une colline, détache les rochers, arrache les arbres, et devenue plus puissante à raison même des matières qu'elle a mises en mouvement; elle peut raser les villages et entraîner à sa suite les terrains sur lesquels s'effectue son passage.

D'épouvantables catastrophes de cette nature sont consignées dans les annales des peuples du centre et de l'ouest de l'Europe.

Il est parfaitement constaté qu'en l'année 1500, une centaine d'hommes furent engloutis par l'une de ces avalanches sur le grand St. Bernard.—En 1624, trois cents soldats eurent le même sort dans les montagnes de la Suisse: on put toutefois en sauver quelques-uns.—Ce sont les villages des hautes vallées du Rhône qui ont le plus souvent été témoins de ces désastres. Nous trouvons dans les mémoires de Joseph Buckminster une intéressante description de l'avalanche qui se précipita le 3 septembre 1806, sur une partie du canton de Schweitz, dans la Suisse, détruisant les villages de Goldan, de Busingen et de Rathlen:

Une projection de la montagne de Rossberg appelé le Spitzberg, qui s'élève à 2000 pieds au-dessus de la vallée et du lac de Lowertz, fut tout-à-coup ébranlée sur ses fondements à la suite de longues pluies. Les strates de neige qui la recouvraient se trouvèrent, par suite, appuyées sur un sol détrempe et fortement incliné et glissèrent comme un immense vaisseau qu'on lance à la mer. Des masses énormes de grès et de calcaire, entraînées par cette chute, vinrent se briser les unes contre les autres et se répandirent comme la lave d'un volcan, détruisant tout ce qu'elles rencontraient.

Dans moins de quatre minutes, dit-on, trois villages disparurent complètement, deux autres furent en partie dévastés et plus de 1400 personnes disparurent au milieu des décombres. Un moment avait suffi pour transformer en désert, sur une étendue de trois ou quatre milles carrés, l'une des plus délicieuses vallées de la Suisse!

Des monceaux de roches couvraient les fermes et les villages, formant çà et là de petits monticules; plusieurs même franchirent toute la plaine et couvrirent, jusqu'à une hauteur considérable, la montagne de Rigi qui se

trouve en face ; une autre portion se précipita dans le lac de Lowertz qu'elle combla en partie. Les eaux de ce lac se trouvant soulevées bien au-dessus de leur niveau ordinaire, submergèrent un grand nombre d'îles ainsi que les rivages. De là une multitude d'autres catastrophes.

Tout le village de Seven fut abîmé dans les flots ; l'une de ses plus belles maisons fut enlevée et transportée par le courant à la distance d'un demi mille. Le voyageur qui côtoyait les rives de ce lac avait à chaque pas de nouvelles ruines à contempler : Ici il apercevait des amas de terre entremêlés de milliers d'arbres dont les racines se projetaient dans toutes les directions ou bien hérissés des débris, à moitié recouverts, d'anciennes maisons de plaisance ; là c'étaient des rangs entiers de chaumières, renversées et accumulées les unes sur les autres, des moulins entraînés par les ruisseaux sur le bord desquels ils étaient construits et que l'inondation avait convertis en torrents dévastateurs. Ce qui rendait surtout ce tableau lugubre, c'était les oiseaux de proie attirés par l'odeur des cadavres, et qu'on voyait planer par troupes nombreuses dans les airs.

Est-il hors du pouvoir humain d'empêcher la formation des avalanches ou, du moins, de leur enlever une partie de leur puissance destructive ? Il est bien évident que nulle force n'eut été capable d'arrêter celle dont nous venons de rappeler les circonstances et qu'il était tout aussi impossible de la prévenir ; mais il est loin d'en être toujours ainsi et une sage prévoyance peut souvent écarter d'immenses malheurs.

Les habitants des Alpes évitent toujours de bâtir au pied d'une montagne qui s'élève rapidement ; ils construisent leurs maisons derrière quelque colline capable d'arrêter ou de rompre la force des avalanches. Pour passer la montagne du St. Gothard, on traverse la vallée d'Urseren et l'on voit au-dessus d'un village, un bois qui a la forme triangulaire, dans lequel il est défendu sous les peines les plus rigoureuses d'abattre des arbres, parce qu'ils mettent ce village à l'abri des avalanches. En plusieurs endroits où elles sont à craindre, on a bâti des murs ayant la forme d'un triangle dont l'angle du sommet est tourné vers le point le plus dangereux de la montagne.

Quand aux voyageurs, on leur recommande de ne jamais s'aventurer sans guide dans les endroits les plus redoutables, de faire leur voyage sans bruit et d'éviter même de parler haut, parce que souvent le moindre bruit suffit pour détacher une masse de neige prête à tomber, et alors tout serait perdu.

Pour plus de sûreté on tire plusieurs coups de pistolet, lorsqu'on se trouve encore au milieu des vallons, afin de déterminer la chute des avalanches prêtes à se former ; et, lorsqu'on arrive dans les passages étroits on pousse la précaution jusqu'à entourer de linge les sonnettes ou les grelots des chevaux et des mulets pour qu'ils ne donnent point de son et qu'il ne se forme dans les couches de l'air aucun ébranlement.

En plusieurs endroits, surtout chez les Grisons, on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées et des cavités pratiquées dans le roc où l'on peut, en apercevant une avalanche en mouvement, se retirer pour la laisser passer.

C'est le moment de raconter le dévouement sublime des religieux de l'hospice St. Bernard, qui ne craignent point d'exposer leur vie pour aller au secours des infor-

tunés que la neige a ensevelis ou que la tempête met en danger de périr. Ils sont merveilleusement aidés dans leur œuvre de sauvetage par les chiens célèbres qu'ils élèvent à cette fin.

« Ces animaux, dit le baron d'Haussez, cité par le Vte. Walsh, ont la tête forte et carrée, leur muffle rappelle celui du dogue ; leurs oreilles sont courtes et droites, leur poitrine large, leurs jambes énormes, et leurs pieds, dont l'empreinte ne diffère en rien de la patte du loup, s'épatent fortement en s'appuyant. Leur intelligence toute entière se révèle dans leurs yeux et dans un jeu de physionomie qui ne se retrouve chez aucun autre animal. Lorsqu'ils regardent les personnes avec lesquelles ils sont en rapport, ils ont l'air de vouloir scruter leur pensée et de vouloir la surprendre afin de moins retarder leur obéissance.

Quand le *Marronnier* (serviteur envoyé à la recherche des voyageurs) sort du couvent, les chiens se mettent à courir en avant, vont, viennent, montent, descendent et cherchent dans la neige. S'ils aperçoivent un voyageur, ils aboient et dans leurs jappements vous reconnaissez du bonheur... Rapides et légers, il courent au-devant de l'homme qui arrive, puis soudain ils le quittent pour aller vers le marronnier et l'avertir de la direction qu'il doit prendre.

Le malheureux vers lequel ils le conduisent était égaré dans ce désert de neige... ; en proie au désespoir, découragé, fatigué d'une lutte inégale contre les éléments, il s'était assis, sa tête appesantie allait chercher sur un chevet de glace un sommeil précurseur de la mort... Tout à coup il croit entendre quelque bruit, comme la neige qui erie et qui craque sous des pas précipités, il écoute ;... la voix d'un chien se fait entendre ! Cette voix c'est le signal du salut, car il n'est pas un voyageur se hasardant dans ces dangereuses solitudes qui ne sache l'*histoire des chiens du St. Bernard* ; l'animal approche, il le flaire, pousse deux ou trois hurlements, et part comme un trait... Le voyageur veut le rappeler, il n'a plus de voix... il agite les bras... le secours n'arrive pas, le désespoir un instant écarté renaît plus poignant, la mort s'avance précédée par un insurmontable sommeil.

Cependant le chien accourt, devant son maître ; de sa patte il gratte le corps sans mouvement du voyageur ; de son museau il cherche à le retourner, de sa queue il balaie la neige tombée sur le corps, et quand arrive l'homme du couvent, il le regarde d'un air triste, puis, à un signe que fait celui-ci pour indiquer la route de l'hospice, il part avec la rapidité de l'éclair...

Le *marronnier*, animé par la charité, se penche sur le corps que le chien a découvert, lui met la main sur le cœur, pour s'assurer s'il bat encore. Oh ! si une pulsation se fait sentir sous sa main, quelle joie !... un malheureux de plus va être sauvé !... Bien vite, et tout en remerciant Dieu, il verse quelques gouttes de bon vieux vin entre les lèvres violâtres du moribond, et pour chasser le froid qui le raidit, il l'enveloppe d'une couverture de laine. Quand les membres se dégourdissent un peu, il recommence à donner encore quelques cuillérées de vin ;... et quand, grâce à ses soins, le voyageur est un peu revenu à lui, quand il rouvre les yeux, il peut apercevoir du côté de l'hospice un point grisâtre qui semble rouler du haut de la montagne ;... c'est le chien intelligent et fidèle—j'allais dire charitable !—dont le retour annonce que des secours arrivent ; et

bientôt sur le versant de neige, un groupe noir se détache et approche. . . Ce sont les Pères; ils ont relevé leurs robes de bure pour accourir plus vite;... les voici auprès du ressuscité. Ils le posent doucement sur un brancard bien rembouré de couvertures épaisses, et quand l'homme sauvé leur murmure les mots de gratitude et de reconnaissance, ils lui imposent silence et lui disent que Dieu seul est à remercier. (1)

* * *

Un dernier danger auquel sont exposés ceux qui voyagent dans les neiges, est la réverbération de la lumière : la *Cécité* est le châtimeut de l'imprudent qui contemple trop longtemps et sans voile la nature dans l'éblouissante splendeur de sa parure d'hiver.

Lorsque le soleil, dit un auteur, fait étinceler de ses feux les purs cristaux de neige, l'œil ébloui ne voit que rubis et diamants, comme si les mines de Golconde étalaient à la fois devant lui leurs trésors souterrains; on dirait une de ces montagnes d'argent que les légendes peuplent de fées et d'esprits invisibles, ou, mieux encore, le palais aux murs resplendissants où Odin et les guerriers scandinaves boivent éternellement dans le Walthalla, la bière et l'hydromel que leur versent les Walkyries.

Mais quelque féérique que soit l'éclat de la neige, quelqu'attrait qu'il présente à l'esprit, l'œil s'en fatigue bien vite. Rien, en effet, n'est plus fatal à cet organe délicat qu'une lumière trop vive. Beer rapporte à ce sujet un fait capable de convaincre les plus incrédules.

Il y a cinq ans, un voyageur jeune et d'une parfaite santé descendit, le soir, dans une auberge de Vienne. Le lendemain matin les rayons du soleil qui furent réfléchis par le mur sur ses yeux le réveillèrent en sursaut. Il se lève pour fermer les rideaux qui étaient blancs et va se recoucher ensuite. Il ne tarda pas à être réveillé, encore plus désagréablement que la première fois, par les rayons du soleil, qui, pour l'instant, dardaient sa vue à travers les minces rideaux. Un flux de larmes, accompagné d'une contraction d'yeux insupportable et de rougeurs aux paupières furent les suites inséparables de cet accident. Il conserva depuis une faiblesse de vue extrême et une grande disposition aux ophthalmies.

En Egypte, dans le nord de l'Afrique et jusque dans le sud de l'Europe, les ophthalmies sont très-communes; elles proviennent de l'éclat du sable qui recouvre en partie ces contrées. On sait tout ce que l'armée du grand Napoléon eut à souffrir de ce fléau durant la campagne d'Egypte.

S'il en est ainsi du sable, quels pernicieux effets ne produira point l'éclat de la neige! Les Groënländais, les Esquimaux, les Japonais et les habitants de la Sibérie ont beaucoup à en souffrir, et l'on rencontre chez eux un nombre considérable d'aveugles. Quelques minutes peuvent, dans certaines circonstances, produire la cécité: on rapporte que plusieurs soldats de l'armée de Cyrus devinrent subitement aveugles. Au Kamtschatka, les habitants portent pour éviter ce danger des couvertures percées de petits trous ou des réseaux de crins noirs, afin de briser une partie des rayons; mais, malgré ces précautions, ils ont la peau basanée comme les Indiens

et les yeux malades et affaiblis. Les Esquimaux s'arment aussi d'un masque ou *guggle* en fils de fer, ou bien leurs yeux sont protégés par une paire de lunettes en serge verte.

Le système employé par les Thibétains est un peu différent. "Au moment où nous montions à cheval, dit M. Hue, parlant d'un voyage dans leur pays; le Dhéba de Giamdha nous fit cadeau de deux paires de lunettes, pour mettre nos yeux à l'abri de la blancheur éblouissante de la neige. Nous ne pûmes d'abord nous empêcher de rire à la vue de ces appareils d'optique d'une façon toute nouvelle. La place que tiennent les verres dans les lunettes ordinaires était occupée par un tissu de crin de cheval extrêmement bombé et ressemblant assez, par la forme, à de grosses coques de noix. Pour tenir ces deux couvercles assujettis sur les yeux, il y avait, des deux côtés, deux longs cordons qu'on faisait passer derrière les oreilles et qu'on nouait ensuite sous le menton. Nous remerciâmes cet excellent Dhéba du plus profond de notre cœur; car, dans les circonstances où nous nous trouvions, ce cadeau était inappréciable. En traversant la montagne de Loumma-Ri, nous avions déjà eu beaucoup à souffrir de la réverbération de la neige."

Je crois qu'il est assez rare de voir, en ce pays, des affections graves des yeux, occasionnées par la neige. J'ai eu pourtant occasion de causer avec des personnes qui m'ont assuré avoir eu beaucoup à se plaindre de son éclat au commencement du dégel. A cette époque l'air est très humide et les yeux sont bien sensibles à la lumière. Plusieurs d'ailleurs ont la vue faible et doivent éviter avec soin tout ce qui est susceptible d'irriter le nerf optique. A ceux-là surtout on doit conseiller de ne jamais sortir, durant l'hiver, sans être munis de lunettes à couleur très-foncée.

* * *

Après avoir signalé les dangers que présentent les voyages au milieu des neiges et, autant que possible, la manière de les éviter, nous aurions à faire connaître les inventions qui servent à faciliter ces voyages et à les rendre jusqu'à un certain point agréables. Ici viendrait naturellement la description des raquettes et des patins russes, des traîneaux tirés ici par des bœufs ou des chevaux, là par des rennes, ailleurs par un attelage de chiens alertes. Cette tâche remplie, nous aurions à parler de la fonte des neiges et des désastres auxquels elle donne lieu quand elle se fait trop rapidement. Sur le sommet des hautes montagnes et dans les régions arctiques elle ne disparaît jamais, mais se convertit en glaciers; ces neiges éternelles, ces immenses champs de glace seraient très dignes aussi d'attirer notre attention. Nous nous étions proposé de faire de ces différents points la matière d'un dernier article, mais la publication des articles précédents ayant été interrompue, la chaleur est arrivée avant que notre tâche fut remplie. Nous n'avons plus le courage de parler de neige en contemplant les beautés de tout genre que le printemps étale à nos regards.

UN ABONNÉ.

(1) Souvenirs et impressions de voyage par le Vte. Walsh.

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

— Pour moi ? Vous avez détruit ma vie entière. Je n'ai plus de foi en rien. Vous devez être heureuse de votre ouvrage. Mais que sert-il de rappeler toutes ces choses ? Le mal est fait, irréparablement fait. Maintenant il s'agit de porter le poids de la vie le mieux possible. Je suis rassasié de plaisirs. Le monde me fait horreur. J'ai soif de solitude, de bien-être égoïste. Je veux le savourer tout à mon aise dans une maison où jadis j'avais rêvé le bonheur à deux. Là je méditerai sur la valeur des promesses. S'il vous plaît de me suivre, ma mère, vous êtes libre.

M^{me} Mécla était restée saisie par cette sortie véhémence. Quels ravages le chagrin avait dû faire dans le cœur d'Edouard pour avoir modifié ainsi sa nature si expansive et si tendre !

Pour la première fois cette mère se repentait d'avoir encouragé sa nièce à violer ses serments. Elle se sentait honteuse devant son fils !

L'indignation violente qu'il manifestait contre celle qui l'avait trahi, lui semblait juste et légitime. Si elle le lui avait osé, elle aurait volontiers imploré son pardon.

Sans faire aucune observation, elle promit à Edouard, qui partait sur l'heure, d'aller le rejoindre dès que ses affaires le lui permettraient.

Elle vint en effet : mais son séjour chez son fils ne fut pas de longue durée. Une maladie rapide l'emporta quelques mois après son installation.

Edouard était seul. L'isolement lui plaisait de plus en plus. Il fuyait toute société et refusait les invitations qui lui étaient faites. Personne n'avait accès dans la jolie maisonnette. Toujours absorbé dans ses tristes pensées, il errait solitaire à travers la campagne. Les enfants avaient peur de lui. Les paysans le croyaient fou. Sa vie se passait dans une inaction complète.

Une seule chose parvenait parfois à le distraire un peu : il s'occupait de botanique, étude pour laquelle il avait eu de l'attrait dès sa première jeunesse. Sa boîte cylindrique sur le dos, un bâton à la main, il s'enfonçait dans les bois qui environnaient Saint-C....

Le soir il revenait chargé de ses gerbes de plantes ; il lui arrivait souvent d'être saisi d'un accès de découragement, et alors il laissait pourrir ce qu'il avait pris tant de peine à ramasser. D'autres fois, il formait son herbier avec le plus grand soin.

Le curé de la paroisse n'avait pas été longtemps sans entendre parler de l'excentrique étranger. Mille contes absurdes circulaient sur son compte. Jamais Edouard ne paraissait à l'Eglise.

Ce fut dans une promenade que le curé et lui se rencontrèrent. Dans ses rares moments de loisir, le curé aimait aussi à herboriser. Aux premiers mots qu'ils échangèrent, le prêtre devina sous les paroles acerbes, les traits piquants que lui lançait Edouard, une de ces douleurs profondes qui usent l'âme et le corps. Il y avait là une plaie vive qu'il ne fallait toucher qu'avec des ménagements infinis. C'était une tâche difficile. Le curé l'entreprit.

Ce saint et digne prêtre desservait ce petit village depuis bien des années. Riche, apte aux positions les plus importantes, il choisit le poste modeste de curé de campagne.

Rempli d'instruction, il se consacra entièrement à dé-

velopper l'intelligence obtuse de ces braves gens, qui ne lui savaient aucun gré de son zèle. Dans le commencement, on trouvait même qu'il le poussait trop loin ; mais quand on le vit s'oublier sans cesse pour les autres, n'avoir que de douces paroles pour ceux qui l'injuriaient, passer les nuits auprès des malades, consoler les affligés, venir au secours de tous ceux qui souffraient, alors on en vint à dire qu'il pratiquait réellement ce qu'il prêchait, et que la religion qui produit de tels hommes ne peut être que bonne. Peu à peu on se rapprocha de lui, ses conseils furent suivis, l'église ne fut plus déserte. Il eut l'inexprimable joie de pouvoir se dire qu'il avait ramené des âmes à Dieu. Le travail avait été rude, mais la récompense était grande.

Pour un cœur comme le sien, si plein de l'importance de la mission que Jésus lui avait confiée, rien ne pouvait valoir ce triomphe. Que lui importait d'être inconnu du reste du monde ? son troupeau obéissait à sa voix. Il ne recherchait pas les auditoires brillants ; il lui suffisait que sa parole trouvât un écho dans les cœurs simples et droits, qui remplissaient fidèlement leurs devoirs.

La pensée d'une âme souffrante troublait son sommeil. Il voulait le bonheur de tous, mais ce bonheur que, seule, la religion tient en réserve pour les siens. A l'exemple de son divin Maître, il lui fallait à tout prix retrouver la brebis perdue.

Il vit Edouard, et comprit à l'instant pourquoi cette belle nature s'était laissé dominer par le désespoir.

La similitude de goûts établit bientôt un lien entre ces deux hommes. Le prêtre s'abstint de toute question pouvant effaroucher le malade qu'il voulait traiter.

Ils n'eurent d'abord que des conversations scientifiques et discutèrent sur la beauté ou moins grande des plantes qu'ils cherchaient ; mais, insensiblement, ils se trouvèrent amenés à parler de tout autre chose.

Edouard se sentit entraîné vers le curé par un attrait irrésistible. Il comprit que ce n'était pas seulement des phrases apprises par cœur qu'il lui disait, lorsque, la voix tremblante d'une émotion intérieure, il lui conseillait de se tourner vers Dieu comme vers son unique refuge.

« Lui seul peut remplir le vide de votre cœur, lui répétait-il souvent, en écoutant ses tristes confidences. Essayez de venir prier un peu dans notre église. Le calme se fera bientôt sentir.

— Vous prêchez dans le désert, lui répondit un jour Edouard. Non, je ne veux pas d'une religion qui commande l'oubli des offenses. Mon seul bonheur est de pouvoir maudire celle que j'ai aimée si follement. Je voudrais la savoir malheureuse !...

— Vous vous calomniez, reprit le curé : je vois plus clair que vous dans votre âme. A plaisir vous tâchez d'envenimer votre blessure. A quoi cela vous servirait-il ? Vous empoisonnez votre vie, vous outragez Dieu en repoussant les dons qu'il vous a faits. Est-il juste, dites-moi, pour la faute commise envers vous par votre cousine, d'envelopper l'humanité tout entière dans votre réprobation ? Ne serait-il pas plus digne d'oublier généralement et de chercher cet oubli dans des occupations utiles à vous et à vos semblables ? Voyons ! soyez homme, ayez du courage, mais prenez-le à la vraie source. Là seulement il n'est pas falsifié.

La plus grande partie des journées d'Edouard se passait dans la compagnie du prêtre. Il lui était si

agréable alors de pouvoir épancher son cœur ! Le curé était devenu pour lui un véritable ami.

En présence de cette vie toute de renoncement, Édouard eut honte de la sienne. Il se dépouilla de cet égoïsme d'emprunt dont il avait voulu se faire une arme contre de nouvelles déceptions.

La porte de sa maison se rouvrit. Les pauvres de la contrée en apprirent vite le chemin.

Comme le curé le lui avait prédit, le calme ne tarda pas à renaître dans ce cœur si cruellement tourmenté. Le souvenir de Marthe perdit de son amertume. Si parfois l'orage grondait de nouveau, alors c'était aux pieds du prêtre qu'Édouard venait déposer sa tristesse, et toujours il s'en retournait consolé et raffermi.

Grâce à sa fortune, Édouard put se rendre très-utile dans le pays. Guidé par les conseils du curé, il entreprit de sages et importantes réformes, introduisit des améliorations dans la culture des terres, étudia et se fit agriculteur, espérant entraîner par son exemple ceux qui dédaignent les champs pour aller végéter dans les villes. Il eut bientôt une propriété modèle. Il s'occupa du bien-être de tous ceux qui vivaient sous ses ordres. Désormais sa vie avait un but.

La seule chose pour laquelle le curé le trouvait toujours rebelle, c'était lorsqu'il lui conseillait de se marier.

" Il n'est pas bon que l'homme soit seul," lui disait-il un jour en riant : ce sont les paroles des Livres Saints. Dieu vous appelle à faire beaucoup de bien dans le monde. Les familles dont le chef est guidé par l'amour de la vertu, deviennent malheureusement trop rares. Votre cœur recèle des trésors de tendresse : il faut les déverser.

— Non, répondit Édouard en pâlisant, je vous en prie, monsieur le curé, ne me dites pas que mon devoir est là. J'ai perdu toute confiance dans la femme. Il ne me serait pas possible d'ajouter foi à ses promesses : pourquoi voulez-vous que je vive dans un état continuel de suspicion ? je ferais le malheur de celle que je choisirais et le mien aussi. Ces trésors de tendresse, comme vous voulez bien les appeler, ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, viendront facilement à s'épuiser : il y a tant de malheureux ! "

Le curé secoua la tête et fixa sur le jeune homme son long et pénétrant regard. Il y avait dans ce regard un peu de reproche et beaucoup de compassion.

Ils revenaient un soir d'une excursion lointaine : Édouard avait accompagné le curé, qui était allé visiter un malade demeurant aux limites de la paroisse.

Ils suivaient le petit chemin appelé le sentier de la Mare, par lequel on arrive au presbytère sans traverser le village. Deux ou trois maisons isolées les unes des autres étaient placées là à l'écart.

En passant devant l'une d'elles, le curé s'arrêta.

" Voulez-vous m'attendre un peu, mon ami ? dit-il à Édouard : je vais entrer ici un instant."

Le jeune homme s'assit sur une pierre qui bordait la route.

La visite ne fut pas longue. Le curé ressortit presque aussitôt ; une femme et deux petites filles le suivaient.

Une ombre de tristesse voilait le beau visage du prêtre lorsqu'il vint retrouver Édouard.

" Voyez-vous, dit-il tout à coup, après avoir marché quelques moments en silence et comme pour répondre à une pensée intime, il y a de ces vies qui nous font vrai-

ment rougir de celle que nous menons. Dieu semble prendre plaisir à accabler certaines créatures de ses rigueurs, pour leur donner l'occasion de prouver les sublimes vertus dont il les a dotées."

Et, lisant dans les yeux d'Édouard l'espèce de curiosité provoquée par ces paroles, il ajouta :

— Cette maison dans laquelle je viens d'entrer renferme une des plus nobles familles que j'aie connues. Le malheur sous toutes ses formes l'a visitée, et toujours j'ai entendu dire à ces paroles de Job : " Que le nom de Dieu soit béni ! "

— La jeune femme qui est sortie avec vous est-il la mère des deux enfants ? demanda Édouard.

— Non, c'est leur sœur. La mère est aveugle, presque paralysée, Et jamais un murmure ! Savez-vous, mon cher, que lorsque, nous autres prêtres, nous nous trouvons en présence de ces êtres exceptionnels, nous à qui Dieu demandera un compte plus rigoureux en raison des grâces que nous avons, nous ne pouvons nous empêcher de trembler ?

— Quel genre de famille est-ce ?

— La mère est la veuve d'un riche manufacturier, qui, après avoir fait faillite, s'est sauvé en Belgique et y est mort, laissant sa famille dans une triste position. Sa femme était née dans ce village ; la petite maison qu'elle habite à présent lui appartenait : ce fut la seule chose qui pût échapper au naufrage dans lequel s'était engloutie toute la fortune du négociant. La fille aînée était presque d'âge de se marier à ce moment-là ; les deux autres marchaient à peine. La pauvre mère arriva ici dans une grande gêne : elle ne mit pas de fierté à cacher sa misère. Sa fille avait été élevée comme tous les enfants devraient l'être : elle comptait sur une belle fortune, et pourtant jamais sa mère ne voulut lui laisser prendre la moindre habitude luxueuse. On eût dit qu'elle prévoyait l'avenir. Ah ! si tous les parents étaient aussi raisonnables, que de malheurs on éviterait ! L'éducation solide que les enfants reçoivent est la meilleure sauvegarde pour leur bonheur futur, dans quelque position qu'ils se trouvent. Et dans le cas dont je vous parle, cela a servi à empêcher toute une famille de mourir de faim. La courageuse mère s'est usée à la peine ; mais elle ne travaillait pas seule : sa fille s'est mise bravement à l'œuvre. Rien ne la rebutait. Sa jeunesse tout entière s'est passée sans qu'un soupir de regret soit venu attrister sa mère. Elle est tour à tour chez elle ouvrière, cuisinière, institutrice de ses sœurs et leur bonne. Beaucoup à sa place se seraient révoltées contre le sort : elle, pas du tout. Et pourtant, pauvre fille ! selon toutes les probabilités, l'avenir ne sera pas gai pour elle ! Sa mère est si infirme ! il n'est pas probable qu'on puisse la faire vivre bien longtemps. Il faudra donc qu'elle élève seule ses deux sœurs. Elle a une si grande foi dans la providence, que cette lourde tâche ne l'effraye pas. " Dieu peut tout, me répond-elle, quand, malgré moi, je laisse percer mes craintes. Il ménage le vent à la brebis tondue, n'est-ce pas, monsieur le curé ? " Que répondre ? Elle aime sa mère avec passion. Se résigner à la perdre lui ello est bien difficile. Cependant elle en fait tous les jours le sacrifice.

— Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ? demanda Édouard.

— Jeune homme, vous n'êtes pas de votre siècle, si vous me faites sérieusement cette question. Elle avait

pour dot une mère infirme et deux sœurs hors d'état de se suffire à elles-mêmes. Pesez bien cette raison.

— Comment la mère est-elle devenue aveugle ?

— Le mal est venu petit à petit. Elle est bien allée à Auch pour consulter, mais on lui a prescrit un traitement impossible à exécuter dans sa position. Maintenant, outre ses souffrances ordinaires, elle a des fièvres interminentes qui l'épuisent.

Le curé était tout ému. Edouard partageait son émotion.

Le lendemain, en allant au presbytère, il passa par le sentier de la Mare. La fenêtre du rez-de-chaussée de la maison de l'aveugle était ouverte. Edouard jeta un rapide coup d'œil dans l'intérieur. La pauvre infirme était commodément assise dans un fauteuil, un oreiller bien blanc soutenait sa tête. Son visage pâle et défait avait une sérénité ineffable. Elle causait avec sa fille aînée, qui travaillait à ses côtés. Les deux enfants jouaient dans un coin.

Edouard fit sa visite au curé, puis ils sortirent ensemble et rencontrèrent les filles de la malade.

— Eh bien ! mademoiselle Marianne, comment va votre chère maman aujourd'hui ? dit le curé.

— C'est son bon jour, répondit Marianne ; mais elle est bien faible. Je l'ai laissée seule un instant pour aller un peu jusqu'à l'église : les enfants n'étaient pas sortis de la journée.

— Le médecin est-il venu ?

— Non, monsieur le curé. Quand il a vu maman la semaine dernière, il a dit qu'il n'osait plus lui donner de quinine ; qu'il fallait qu'elle se reposât un peu. Toutes les voisines lui conseillent une foule de remèdes, mais je n'ose pas les lui laisser essayer : j'ai si peur qu'ils lui fassent plus de mal que de bien !

— Si j'osais, dit Edouard, vous offrir des pilules que j'ai vu employer dans les colonies ? Je crois qu'elles ne peuvent jamais être nuisibles. Les médecins les prescrivent, je les ai expérimentées sur moi-même. Elles m'ont parfaitement guéri.

Marianne interrogea le curé du regard.

— A votre place, mon enfant, j'essayerais, dit-il.

— Savez-vous ce que contiennent ces pilules ? demanda-t-il à Edouard.

— Oui, répondit le jeune homme en riant : ce sont simplement des toiles d'araignées avec la gomme ; ces pilules se trouvent au couvent de la Compassion à Toulouse. J'en ai fait moi-même bien souvent.

— Si vous voulez bien, monsieur, m'indiquer où je pourrai m'en procurer, dit Marianne en s'adressant à Edouard.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous en apporter chez vous demain. Je vous expliquerai en même temps la manière de les prendre.

L'offre faite simplement fut acceptée de même. Edouard trouva dans cette famille une société fort agréable. Il s'était d'abord borné à venir s'informer de temps en temps de l'état de la malade, à qui son remède avait très-bien réussi. Bientôt il vint tous les jours. La pauvre aveugle paraissait si reconnaissante et si heureuse de ses visites ! Elle causait très-bien. Edouard s'habitua à passer bien des moments de la journée auprès du fauteuil de cette femme infirme.

Marianne ne se mêlait guère à la conversation. Pensive et recueillie, elle travaillait sans relâche, assise habituellement près de la fenêtre qui donnait sur la route.

Quelquefois Edouard s'était surpris à l'examiner avec une profonde attention. Elle avait perdu toute la fraîcheur de la jeunesse : son teint, d'une pâleur unie, était sans aucun éclat ; ses cheveux châtain clair formaient deux bandeaux plats au-dessus de ses tempes ; sa bouche aux lèvres fines ne souriait presque jamais ; ses yeux bleus, profondément enfoncés sous l'arcade sourcillière, bordés de cils bruns longs et épais, étaient fatigués par les veilles et le travail ; sa taille mince, toujours emprisonnée dans une robe noire, penchait en avant ; ses mains amaigrées avaient les jointures un peu fortes, indiquant que les doigts agiles de l'ouvrière maniaient souvent l'aiguille. Tout l'ensemble de Marianne était frêle et délicat. Elle pouvait avoir environ vingt-huit ans. Les terribles rides, si redoutées des coquettes, se voyaient déjà autour de son œil.

— "Pauvre fille ! pensait Edouard en la regardant avec un sentiment de compassion. Le curé a raison. Sa jeunesse est fanée !"

Souvent il avait essayé de la faire causer. Elle répondait simplement aux questions qu'il lui faisait et retombait vite dans ses silencieuses méditations.

— Est-ce que M^{me} Marianne n'a pas envie de se faire religieuse ? demanda-t-il un jour au curé.

— Pas que je sache : ce n'est pas une de ces personnes à chercher sans cesse si leur vocation les pousse là ou là. La voie dans laquelle Dieu veut qu'elle marche lui paraît toute tracée : elle doit se dévouer à sa mère et à ses sœurs, et ce devoir elle le remplit sans réflexion aucune.

Un jour Edouard vint comme de coutume. Marianne était seule : sa mère, plus souffrante, avait dû rester couchée ; ses petites filles la gardaient. Obligée de causer, Marianne le fit sans affectation. Elle eut pour remercier Edouard des mots si touchants, que le jeune homme se sentit tout attendri. L'émotion avait coloré le visage toujours si pâle de la pauvre fille. Ses yeux brillaient d'un éclat humide. En la quittant Edouard se disait : "Elle n'est pas flétrie, elle n'est qu'étiolée. Comme cette femme-là saurait aimer ! Un peu de bonheur la ferait revivre."

Il semblait que ce jour-là Marianne eût perdu quelque chose de sa réserve. Souvent, avant d'entrer, Edouard s'appuyait un instant sur l'appui extérieur de la fenêtre près de laquelle Marianne était assise. Ils causaient un instant. Edouard croyait avoir trouvé par là un moyen pour la forcer à se reposer quelques minutes. Elle l'accueillait avec un sourire qui ne faisait qu'effleurer ses lèvres, mais ce sourire suffisait pour éclairer son visage mélancolique.

Insensiblement l'intérêt qu'Edouard prenait à Marianne se changea en un sentiment plus tendre. Il interrogea son cœur et reconnut qu'il aimait. Cette découverte lui fit mal. Il résolut de déraciner cet amour et s'abstint de visites à la maison du sentier. Mais comme le temps lui parut long ! Il allait chez le curé et l'amena à parler de celle qu'il voulait oublier. Alors il essaya de se démontrer la folie de sa passion.

— "Je me suis laissé prendre comme un sot à ses airs résignés, se disait-il, je lui ai prêté toutes les vertus qu'elle n'a peut-être qu'en apparence. Qui me dit que cet amour pour sa mère ne s'évanouirait pas devant une demande en mariage ? Il lui est facile d'être dévouée et de ne pas vouloir quitter sa famille : M. le

curé lui-même le dit, jamais elle n'a été mise à l'épreuve. Mais ce regard peut-il tromper ?

Enfin, fatigué de ces luttes, il résolut d'y mettre fin et alla trouver le curé.

— J'aime Mlle Marianne, lui dit-il, je voudrais en faire ma femme ; je peux lui offrir une belle existence. La maison de sa mère ne sera pas loin de la nôtre : elles pourront se voir souvent. Les sœurs de Mlle Marianne commencent à être assez grandes pour pouvoir être utiles à leur mère. D'ailleurs, j'aurai soin de mettre auprès d'elle une femme sûre et dévouée.

Le curé avait d'abord eu l'air surpris et joyeux ; à mesure qu'Édouard parlait, le visage du prêtre s'assombrissait.

— Il est inutile de faire une démarche auprès de Mlle Marianne, dit-il enfin : vous serez refusé.

— Vraiment ! s'écria le jeune homme. Permettez-moi, monsieur le curé, de vous dire que vous jugez bien vite ; sans être trop présomptueux, je crois pouvoir me dire que Mlle Marianne a de l'affection pour moi.

— Je le crois aussi : elle m'a souvent parlé de vos bontés pour sa mère et elle vous en est sincèrement reconnaissante. Je ne sais pas si elle a jamais pensé que vous aviez pour elle d'autres sentiments que ceux d'un ami ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle refusera de quitter sa mère.

Édouard fit un geste d'incrédulité.

— La position que je lui offre est inespérée, dit-il. Pourquoi refuserait-elle ce que tant d'autres à sa place accepteraient sans réflexion ? Vous me trouvez un peu fat, monsieur le curé, n'est-ce pas ? ne vous en défendez pas, je le lis dans vos yeux ; mais si, comme moi, vous aviez pu juger bien des femmes ! j'ai fait de si tristes expériences à mes dépens ! J'admets avec vous que Mlle Marianne est une exception sous bien des rapports, mais j'incline pourtant à croire qu'elle se résignera volontiers à échanger une vie d'obscur labeur contre celle large et facile que je lui offre. Je fais là-dedans complètement abstraction de moi. Elle aura pour se décider mille raisons que vous ne soupçonnez pas.

— Vous la jugez si mal, et vous vous décidez pourtant à la prendre ? dit le prêtre. Il me semblait que ses qualités seules, auxquelles je crois toujours, malgré ce que vous en dites, étaient le motif principal de votre choix : car enfin vous pourriez trouver bien mieux qu'elle sous tous les rapports.

— Et voilà, monsieur le curé, ce qui vous prouvera une fois de plus l'étrangeté du cœur humain. Telle qu'elle est, je l'aime ; pourquoi, je n'en sais rien.

— Et c'est qu'il y a en elle ce quelque chose qui manque à tant d'autres, reprit le curé vivement.

— Voulez-vous vous charger de faire ma demande ?

— Je la ferai, et je vous promets même de tâcher que la négociation réussisse.

— Je reviendrai demain savoir la réponse.

En se séparant du curé, Édouard pensait : Qui sait ce qu'elle répondra ? M'aimera-t-elle assez pour tout quitter pour moi ? Si cela est, je devrai lui en être reconnaissant, et cependant je l'estimerai moins.

Ces incertitudes ne furent pas de longue durée : le soir même le curé vint lui rendre une réponse formellement négative.

— J'ai beaucoup insisté, dit le bon prêtre, je lui ai fait envisager l'avenir sous les couleurs les plus sombres, et toujours elle me répondait : Je vous en prie, monsieur

le curé, ne me dites pas de ces choses qui ne serviraient qu'à me faire perdre courage : jamais, jamais, je ne quitterai ma mère.

Les yeux d'Édouard étincelaient.

— Et avait-elle l'air bien ému en refusant ? dit-il.

Le curé hésita.

— Certes oui, répondit-il enfin. Pauvre fille ! nous aurions dû lui épargner la lutte qu'elle a subie avec elle-même. Mais à quoi bon nous appesantir sur tout cela, mon ami ? Votre vanité ne tient pas à savoir si l'on vous regrette, n'est-ce pas ? Respectons la conduite de cette chère enfant, et ne cherchons pas à découvrir ses secrets. Que ferez-vous, mon ami ? ajouta-t-il ; ne vous absentez-vous pas un peu ? Il me semble que ce serait délicat.

— Ah ! monsieur le curé, reprit Édouard, laissez-moi le temps de la réflexion. Je ne me tiens pas pour battu. J'irai demain chez Mlle Marianne.

— Vous avez tort. À quoi bon ?

Le jeune homme sourit.

— Vous me gronderez plus tard, dit-il en tendant la main au saint prêtre. Demain, j'irai vous dire le résultat de ma visite.

Marianne était à sa place accoutumée, son aiguille courait aussi vite qu'à l'ordinaire pour finir une robe commandée par une paysanne des environs. Elle tressaillit à un bruit de pas bien connu qui retentissait dans le sentier. Et pourtant elle ne releva pas la tête. Une ombre vint se placer entre elle et le jour : Édouard s'était accoudé à la fenêtre.

— Me permettez-vous d'entrer, mademoiselle ? dit-il.

Elle mit un doigt sur ses lèvres et indiqua, de son autre main, sa mère qui était étendue sur un canapé de paille à l'extrémité de la chambre.

— Elle dort, dit Marianne à demi-voix.

Son visage était tourné vers le jeune homme. Il put voir les terribles ravages que le chagrin d'une nuit avait produits.

Les yeux de Marianne, avec leurs paupières rouges et gonflées, attestaient bien des larmes versées. Sa pâleur était plus grande encore ; ses joues s'étaient creusées. Un tremblement nerveux et qu'elle tâchait de vaincre, agitait tout son corps. Elle s'était remise à coudre et ne parlait pas.

— M. le curé, dit alors Édouard à voix basse, m'a rapporté votre réponse désespérante. Je viens moi-même plaider ma cause.

Elle leva sur lui son regard triste, et fit un violent effort pour surmonter son émotion.

— Si ce que M. le curé vous a dit vous a blessé, pardonnez-moi, dit-elle. Je regrette tant de devoir vous causer la moindre peine ! vous avez été si bon pour nous ! Je vous remercie de votre offre généreuse, mais...

— Pourquoi vous obstiner dans votre refus, qui n'est pas raisonnable ? à moins pourtant que vous n'ayez saisi un prétexte plausible pour rejeter ma demande. L'amour ne se commande pas : moi, je vous aime ; peut-être n'en est-il pas de même pour vous à mon égard ?

Marianne releva brusquement la tête. Ses yeux se fixèrent sur le jeune homme avec une expression qui fit bondir son cœur de joie. Ce ne fut qu'un éclair ; le feu qui avait enflammé un instant les prunelles sombres de l'ouvrière, s'éteignit presque aussitôt.

“ Vous m'obligeriez beaucoup de ne pas me tenir ce langage, dit-elle d'un accent brisé.

— Le regret de quitter votre mère est-il réellement le seul motif de votre refus ? ”

Elle ne répondit pas. Une vive rougeur s'était étendue jusqu'à son front, qu'elle tenait baissé.

“ Répondez-moi, fit Édouard avec une douce inflexion de voix. Est-ce le seul ? ”

— Oui, dit-elle. Mais rien ne peut ébranler ma résolution.

— Alors, adieu et pour toujours ! puisque vous le voulez, vous aussi !

— Ma mère ignore tout ce qui s'est passé. M. le curé m'avait fait mander au presbytère pour me faire part de vos intentions. Ne vous serait-il pas possible de continuer à venir encore de temps en temps ? Pour rien au monde je ne voudrais que maman pût soupçonner la vérité. Si elle pensait qu'elle a été un obstacle à mon bonheur, je sais qu'il lui serait difficile de se résigner. Dieu me garde d'ajouter une seule goutte d'amertume à son calice déjà si plein ! Pauvre chère mère ! ajouta Marianne, qui ne pouvait plus retenir ses larmes. Allez, monsieur, ne regrettez pas que j'aie refusé d'être votre femme. Séparée de ma mère, ma vie serait un supplice. Que ferait-elle sans moi ? Pourrais-je jouir de rien la sachant triste et isolée ? Mon cœur resterait avec elle. Dieu ne m'a pas donné la vocation du mariage, bien sûr, continua-t-elle en essayant de sourire ; car je ne pourrais jamais quitter ma mère pour suivre mon mari. Vous ne pouvez pas m'en vouloir, n'est-ce pas ? Eh bien ! prouvez-le moi en revenant nous voir comme par le passé, encore pendant quelque temps, en ami. Notre secret mourra entre nous deux et M. le curé.”

Elle avait élevé la voix en prononçant ces dernières paroles d'un ton suppliant. Sa mère s'éveilla.

“ Qu'as-tu, Marianne ? dit-elle. A qui parles-tu ? on dirait que tu pleures.

— Mlle Marianne causait avec moi, madame, en attendant votre réveil, dit Édouard.

— Que je suis aise de vous entendre ! reprit la malade. Savez-vous que votre absence m'a paru bien longue ? Vous m'avez gâté. Venez un peu réjouir un pauvre infirme.

— Permettez que je me retire pour le moment, mais je reviendrai bientôt.”

Et, se penchant à l'oreille de Marianne, il lui dit tout bas :

“ Je vais chez monsieur le curé le prier de venir demander à votre mère si elle veut de moi pour son fils. Ma maison est assez grande pour vous recevoir tous. A ces conditions m'acceptez-vous ? ”

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)

— On écrit de Rome, 4 avril :

“ Ceux qui ont vu le Pape bénissant la ville et le monde, le 1er avril 1866, en garderont un éternel souvenir.

“ Plus de deux cents milles personnes remplissaient la place de Saint-Pierre, les rues adjacentes, les terrasses des portiques du Bernini, les balcons, les fenêtres et les toits des lointains édifices.

“ Les armées française et pontificale étaient sous les

armes autour de l'obélisque. Leurs chefs, ayant à leur tête le général de Montebello, étaient montés à cheval comme un jour de revue ou de bataille. Puis, sur un balcon tendu d'un tissu d'or et de velours rouge, on a vu apparaître la croix qui précède le Pape. Aussitôt un silence absolu a plané sur cet océan de têtes humaines dont la surface compacte et foncée se perdait dans d'invisibles lointains. On eût dit que ces masses profondes retenaient leur souffle. C'était le silence du grand désert, vaguement interrompu par le hennissement des chevaux et le murmure des fontaines.

“ Tous les regards convergèrent vers un point unique, le balcon du Saint-Père. Le Pape, se levant sur son trône, y a surgi tout à coup, comme une apparition céleste. La triple couronne coignait son front, les plumes blanches des *staboli* s'arrondissaient au-dessus de ses épaules comme deux ailes déployées. Il était sublime. Sa magnifique voix avait atteint un diapason inconnu ; elle vibrait avec une puissance inouïe au fond de l'universel silence, et semblait devenue l'organe du celui qui commande aux vents et à la mer. Lorsque le Vicaire de Jésus-Christ a fait ce geste incomparable qui le met en rapport direct et visible avec la Divinité, lorsqu'il a levé son front couronné et tendu les bras au ciel en poussant le grand cri de la bénédiction, l'appel solennel au Dieu dont il est le représentant, tous les genoux ont fléchi, tous les fronts se sont courbés, l'interminable surface des têtes à perte de vue s'est abaissée comme les vagues de la mer ; tout ce qui vivait, pensait, sentait, s'est prosterné devant lui.

“ En ce moment Pie IX était grand comme le monde ; il touchait à l'éternité et à l'infini ; sa bénédiction enveloppait le globe. Jamais individualité humaine ne s'idéalisa ainsi sans sortir de la réalité et de la vérité. Dans ce moment, par une transition magique, toutes les cloches de la Ville-Eternelle ont répondu en chœur à la bénédiction du Pape, le canon a grondé au loin et soudain, toute cette foule comme réveillée en sursaut de l'extase générale et débordant d'émotion, s'est écriée dans cent idiomes divers : *Vive Pie IX !*

“ Le soir, la coupole de Saint-Pierre a été illuminée ; tous les étrangers sont accourus à ce spectacle.

“ Le Samedi-Saint, une foule composée d'environ quinze mille personnes était reçue dans l'une des plus vastes salles du Vatican. Cette audience a été des plus touchantes. Le Souverain-Pontife a parlé sur la Résurrection en termes qui ont profondément ému l'auditoire. Lorsqu'il a fait allusion à ses douleurs devant les attaques de diverse nature contre la religion, il y avait dans sa voix un accent de tristesse et de vérité qui a déchiré toutes les âmes. L'émotion s'est alors manifestée par des larmes abondantes, et le Saint-Père lui-même n'a pu comprimer plus longtemps les siennes. Il a alors parcouru tous les rangs, donnant la bénédiction apostolique, et faisant baisser son anneau du pécheur. La foule s'est retirée aux cris de : *Vive le Pape-Roi !*

“ Aujourd'hui, il y a eu une seconde manifestation, moins générale, mais qui n'a pas eu moins de signification. Ce sont les Français présents à Rome qui ont eu l'excellente pensée de présenter au Pape une Adresse, au nom de leurs compatriotes. La lecture de l'adresse a été faite par M. le duc de Rohan-Chabot.”